




PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Les Favorites Royales

GEORGES DE DUBOR
de la Bibliothèque nationale

Les
Favorites Royales

DE HENRI IV A LOUIS XVI

Illustrations d'après les originaux du Musée de Versailles



PARIS
LIBRAIRIE L. BOREL
21, Quai Malaquais, 21

1902



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
10 exemplaires sur papier de *Chine* et 10 exemplaires
sur papier du *Japon*.

*Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés
par l'Éditeur.*

Borel.

A MA FEMME

A MON FILS

Préface

Préface

Il y a trois ans, l'auteur de ce volume donnait à la Bodinière des conférences sur un sujet qui lui semblait attrayant : *Chansons sur les Favorites de la cour de France*. Le succès dépassa son attente. Le public et la presse trouvèrent le sujet neuf et intéressant.

A quelque temps de là, la Direction de la *Nouvelle Revue*, nous demanda quelques extraits de ces conférences, avec quelques-unes des chansons les plus typiques. L'article fut signalé ou cité de divers côtés, tant en France qu'à l'étranger.

Encouragé par ces succès, nous avons pensé qu'en élargissant le cadre primitif de nos travaux, nous aurions un volume digne d'être présenté au grand public. Nous avons donc tenté d'écrire une sorte d'histoire anecdotique et pittoresque des Favorites royales de Henri IV à Louis XVI, en prenant pour base les chansons, épigrammes et poésies diverses que les poètes connus ou inconnus, amis ou ennemis, ont fait à leur sujet.

Sans doute, c'est un côté un peu spécial de l'histoire, mais c'est un côté caractéristique et amusant, car c'est presque l'histoire en chansons, et cette histoire a des aspects variés.

Sous Henri IV, époque où le souverain vît pour ainsi dire avec la nation, est constamment à la tête de ses troupes, la chanson n'existe quasi pas. C'est le roi lui-même qui chante ses amours.

Louis XIII n'ayant pas eu de Favorites, nous passons à Louis XIV. Le long règne du Roi-Soleil a eu deux phases bien distinctes : La première est une ère de gloire et de prospérité. On se tait et on admire. Les maîtresses royales sont respectées. La seconde est marquée par des défaites et des calamités publiques. Mme de Maintenon sentira les effets de la colère populaire. Désormais, la chanson satirique ne désarmera plus.

Nous la retrouvons indécente et cynique sous la

....

Régence, traînant dans la boue le duc d'Orléans et ses maîtresses.

Sous Louis XV, son évolution est très curieuse. Au début — pour les premières maîtresses, les sœurs de Nesle — elle est relativement bénigne. Elle égratigne seulement. Elle commence à devenir plus méchante pour Mme de Pompadour, elle se fait ordurière et violente pour la Du Barry, s'acharnant après cette malheureuse parvenue, et la poursuivant dans tous les actes de sa vie.

Naturellement, dans ces coups portés contre ses maîtresses, le roi lui-même est atteint. C'est, en somme, le procès de la royauté écrit au jour le jour par les poètes satiriques.

On le voit, sous ses apparences frivoles, cette histoire de la chanson sur les Favorites royales offre des côtés sérieux, qui ne sont pas indignes de l'attention du philosophe.

G. DE D.

Paris, Avril 1902.

Les Favorites Royales

I

HENRI IV



GABRIELLE D'ESTRÉES



CHARLOTTE DE MONTMORENCY

I

HENRI IV

Scribe, piètre écrivain sans doute, mais habile dramaturge et homme de jugement, a laissé tomber de sa plume cette phrase pleine de justesse : « En France et sous nos rois, la chanson fut longtemps la seule opposition possible; on définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons. »

Si les Favorites royales eurent, autour d'elles, la faveur de certains courtisans et l'encens de thuriféraires intéressés, elles durent subir les hostilités sourdes de leurs envieux et de leurs ennemis; elles eurent surtout, contre elles, la masse du peuple qui n'aime pas le scandale chez ses gouvernants. Ces hostilités ne pouvant se traduire que par la chanson, celle-ci devint une arme terrible, surtout au XVIIIe siècle, et voilà pourquoi son histoire — appliquée aux Favorites royales de Henri IV à Louis XVI — est d'un si haut intérêt.

Les historiens ne comptent pas moins de cinquante-quatre conquêtes à l'actif du Vert-Galant; et nous ne parlons, bien entendu, que des conquêtes sérieuses, bien établies, laissant de côté les causettes d'une heure que le roi batailleur eut en ses nombreuses pérégrinations. Sur ce nombre respectable de conquêtes, trois ou quatre maîtresses seulement méritent le titre de Favorites ; les autres ne furent que de jolis oiseaux de passage, sans crédit, et dont nous n'avons pas à nous occuper.

La première de ces Favorites fut la belle Corisandre, figure profondément sympathique.

Veuve du comte de Guiches et maîtresse d'elle-même et de sa fortune, elle se donna tout entière à Henri, sans arrière-pensée d'ambition ni de cupidité ; elle fut à la fois l'amie et l'amante, amante dévouée, généreuse, désintéressée, allant jusqu'à engager ses domaines et ses bijoux pour venir en aide à son Henri.

Elle était veuve déjà lorsqu'elle connut le prince de Béarn en 1553. Henri IV l'aima comme il savait aimer, follement d'abord, donnant à sa belle maîtresse tout le temps que lui permettaient les guerres continuelles de l'époque.

« Quand le feu est aux étoupes d'amour, disait Catherine de Médicis, il ne peut être allumé pour le combat ». Henri de Béarn faisait mentir la sentence de l'Italienne et menait de front la guerre et l'amour. Et il aima si fort la belle Corisandre, ce bon Henri, qu'il lui signa, de son sang, une promesse de mariage. C'était, d'ailleurs, un peu l'usage en ces temps de folles amours, et c'est avec son sang aussi que Henri III, alors roi de Pologne, correspondait avec sa maîtresse.

Lorsque Henri de Béarn ne pouvait voir la

comtesse de Guiches, il lui écrivait des lettres de folle tendresse :

« Le diable est déchaîné, lui disait-il un jour, « je suis à plaindre et est merveille que je ne « succombe pas sous le faix. Si je n'étais « huguenot, je me ferais turc... Plaignez-moi, « mon âme, et n'y portez votre espèce de « tourment. Mon tout, aimez-moi. Votre « bonne grâce est l'appui de mon esprit au « choc des afflictions... Ne me refusez ce « soutien. »

D'autres lettres où le *tu* et le *vous* s'entremêlent heureusement, sont plus tendres encore :

« Mon âme, tenez-moi en votre bonne « grâce, croyez ma fidélité estre blanche et « hors de tache ; il n'en fut jamais de pareille ; « si cela vous apporte du contentement, vivez « heureuse ; votre esclave vous adore violem- « ment. Je te baise, mon cœur, un million de « fois les mains. »

Cette dernière phrase est la formule de clô-

ture la plus habituelle des lettres de Henri IV à ses maîtresses. Parfois cependant le Vert-Galant ne se contente plus de baiser les seules mains ; témoin les lettres qui finissent ainsi : « Adieu, « ma vie, je baise un million de fois ces beaux « yeux et ces beaux cheveux, mes chers et « doux liens ». Et encore : « Je baise un mil- « lion de fois les mains de mon ange et la « bouche de ma belle maîtresse. »

Ce chiffre d'un million est celui constamment adopté par Henri à l'égard de ses maîtresses ; il a fort diminué lorsque le roi écrit à sa femme légitime Marie de Médicis. « Je vous baise cent mille fois les mains », lisons-nous dans les lettres adressées à la reine. D'où il résulte que le Vert-Galant était autrement généreux de ses baisers à l'égard de ses maîtresses qu'à l'égard de sa femme et, sans doute, en était-il de même pour bien d'autres choses.

Après une longue lune de miel, la comtesse de Guiches fut délaissée pour Gabrielle d'Estrées, « la grande maîtresse », comme on l'a appelée, celle qui semble avoir eu sur le cœur de Henri le plus durable empire, puisque la

mort seule a pu rompre les liens qui unissaient les deux amants, et cela après une union de huit années.

Elle était blanche et blonde et rose, avec une bouche souriante et purpurine et des yeux bleus pleins de promesses, la favorite qui faillit monter jusqu'au trône royal : « Elle avait un teint de la composition des Grâces, où les lis l'emportaient sur les roses », dit un contemporain. Les yeux surtout de Gabrielle, ces yeux « d'un brillant à éblouir », furent célébrés par tous les écrivains de l'époque.

Dans les lettres adressées à sa maîtresse, Henri devient poète et, vraiment, quelques-unes de ces lettres sont exquises :

« Vous me conjurez, mes chères amours,
« d'emporter autant d'amour que je vous en
« laisse. Ah ! que vous m'avez fait plaisir, car
« j'en ai tant que, croyant avoir tout emporté,
« je craignais qu'il ne vous en fût point de-
« meuré. Je m'en vais lors entretenir Morphée;
« mais s'il me représente autre songe que vous,
« je fuirai à tout jamais sa compagnie. Bonsoir
« pour moi, bonjour pour vous, ma chère

« maîtresse, je baise un million de fois vos
« beaux yeux. »

Et ceci encore :

« Je vous écris, mes chères amours, des
« pieds de votre peinture que j'adore seule-
« ment pour ce qu'elle est pour vous, non
« qu'elle vous ressemble. J'en puis être juge
« compétent, vous ayant peinte en toute per-
« fection dans mon âme, dans mon cœur, dans
« mes yeux. »

Et aussi :

« Mes chères amours, il faut dire vrai ; nous
« nous aimons bien. Certes, pour femme, il
« n'en est pas de pareille à vous ; pour homme,
« rien ne m'égale à savoir aimer. Ma passion
« est toute telle que quand je commençais à
« vous aimer ; mon désir de vous revoir encore,
« plus violent qu'alors ; bref, je vous chéris,
« adore et honore miraculeusement. »

Ce qui fit la force de Gabrielle, ce fut son

caractère heureux. Jamais de colère, d'intrigue ni de bouderie. « O l'aimable femme, dit un de ses historiens, la délicieuse compagne, vive, souriante, enjouée, et faite comme il le fallait, grassouillette à point, faite pour égayer et distraire et charmer le roi Vert-Galant. »

Semblable en son printemps à la rose nouvelle
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et [serein (1).

Les chansons satiriques n'ont pas touché aux maîtresses royales de Henri IV. Personne ne songeait alors à entamer le prestige royal, personne n'aurait voulu blesser le vaillant et bon monarque. A peine çà et là trouve-t-on quelque épigramme de quelque poète mécontent de la cour, sans doute ; mais le plus souvent, c'est l'encens qu'on brûle au visage des belles Favorites ; tels ces quatre vers qui font allusion aux armes de la mère de Gabrielle

(1) Voltaire.

....

(on y voyait une main semant des vesces) :

Nous devons bénir cette main
Qui sème avec tant de largesse
Pour le plaisir du genre humain
Quantité de si belles vesces.

Les chansons que nous possédons sur les Favorites de Henri IV sont du roi lui-même, au moins pour les paroles. Poète dans l'âme, Henri a voulu chanter ses maîtresses, surtout Gabrielle d'Estrées ; des trois chansons que nous possédons du Béarnais, les deux premières sont adressées à Gabrielle ; on ignore la destinataire de la troisième.

Si vous étiez cheval d'Espagne,
Vous seriez pansée tous les jours,
Petite,
Vous seriez pansée tous les jours,
M'amour !
Vous auriez du foin, de l'avoine,
Trois coups d'étrille au point du jour,
Petite,
Trois coups d'étrille au point du jour,
M'amour !

....

Vous auriez un mors, une bride,
Vous seriez sanglée tous les jours,
Petite,
Vous seriez sanglée tous les jours,
M'amour !

La seconde chanson, faite pour Gabrielle d'Estrées a eu une longue popularité ; la voici dans sa simplicité naïve :

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars,
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

L'amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendards.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Si votre nom célèbre,
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au delà de l'Ebre
L'Espagne me craindrait.
Cruelle départie, etc.

Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner,
Mais sur toute la terre,
Vos yeux doivent régner.
Cruelle départie, etc.

Partagez ma couronne !
Le prix de la valeur,
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur !
Cruelle départie, etc.

Bel astre que je quitte,
Ah ! cruel souvenir ;
Ma douleur s'en irrite,
Vous revoir ou mourir.
Cruelle départie, etc.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous moments répètent
Ces doux et tristes mots :

Cruelle départie,
  Malheureux jour.
C'est trop peu d'une vie,
  Pour tant d'amour !

Gabrielle, qui n'était point sotte, répondit à Henri IV par les vers suivants :

Héros dont la présence
Fait mes plus doux plaisirs,
Que ta cruelle absence
Me coûte de soupirs ?
Que ne puis-je te suivre
    Dans les hasards,
Ou bien cesser de vivre
    Lorsque tu pars !

Quoi ! toujours aux alarmes
Tu veux livrer mon cœur !
Le moindre bruit des armes
Le glace de frayeur !
Il n'est point de remède
    A mon tourment,
Si le guerrier ne cède
    Au tendre amant !

On ne sait exactement à qui s'adressait la

chanson de Henri de Béarn commençant par ces mots : « Viens, Aurore! » Peut-être à Gabrielle d'Estrées dont l'auteur célèbre les beaux yeux et les cheveux blonds, mais peut-être aussi à la blonde princesse de Condé, dont il sera parlé plus loin :

Viens Aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi.
La bergère,
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi !

De rosée,
Arrosée,
La rose a moins de fraicheur ;
Une hermine,
Est moins fine,
Le lait a moins de blancheur !

Pour entendre,
Sa voix tendre,
On déserte le hameau ;
Et Tityre,
Qui soupire,
Fais taire son chalumeau !

....

Elle est blonde,
Sans seconde,
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle,
Étincelle,
Comme l'astre du matin.

D'ambroisie,
Bien nourrie,
Hébé la nourrit à part;
Et sa bouche
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Nous ne nous étendrons pas sur les dernières amours de Henri IV; elles furent moins heureuses pour le Vert-Galant, qui n'eut nulle envie de chanter Henriette d'Entragues, si ce n'est aux premières heures de ses amours. Jamais, en effet, maîtresse ne se montra plus cupide et plus audacieuse. Cette jeune fille de dix-neuf ans ne consentit à être la Favorite royale, que moyennant un don de cent mille écus et une promesse formelle de mariage, au cas où lui naîtrait un enfant mâle.

Et comme Henri IV jugea plus conforme à

ses intérêts et aux intérêts de la France de partager le trône avec Marie de Médicis, la marquise de Verneuil (Henriette avait obtenu ce titre) ne tarda pas à faire cause commune avec les ennemis du roi.

Et cependant Henri l'avait aimée de toute la fougue de ses sens ; ses lettres en font foi, qui se terminent par ces mots : « Bonsoir, mon « âme, je baise tes tetons un million de fois », ou ceux-ci : « Je vous donne le bonsoir et « mille baisers partout ».

Henriette d'Entragues fut délaissée pour Charlotte de Montmorency, la plus miraculeuse beauté de l'époque, célébrée par Malherbe en ces termes :

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur ?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte ?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et muette comme ses yeux ?

Henri vit, pour la première fois, la blonde Charlotte, dans la fleur de ses quinze printemps,

à la répétition d'un ballet : *Les Nymphes de Diane*, organisé en janvier 1609, par la reine. Ce fut un coup de foudre. Le roi en devint éperdûment amoureux. Dans l'espoir de l'avoir constamment près de lui, il la maria à son neveu le prince de Condé ; mais celui-ci, ne tenant nullement à devenir un Sganarelle, s'enfuit en Belgique avec sa femme, au grand désespoir de l'amoureux souverain.

Quelques semaines plus tard, le poignard de Ravaillac terminait brusquement la dernière idylle royale.



II

LOUIS XIV



MADAME DE MONTESPAN



MADEMOISELLE DE LA VALLIÈR

II

LOUIS XIV

Louis XIII n'eut pas de Favorites. Esprit timoré, homme froid et sans tempérament, dominé par Richelieu qui craignait toujours des influences rivales de la sienne, il se contenta de flirts sans conséquence.

Peut-être, ces amours naissantes eussent-elles revêtu un caractère plus grave, mais le terrible cardinal veillait et lorsque le danger

lui semblait trop grand, il intervenait et le faible roi courbait la tête. C'est ainsi que se terminèrent brusquement les platoniques amours du souverain avec Mlles de Hautefort et de La Fayette.

Il n'en fut pas de même de son successeur. Louis XIV avait seize ans à peine, que déjà il papillonnait autour des demoiselles d'honneur et que les plus jolis yeux du monde cherchaient le chemin de son cœur, ceux notamment de Mlle de Châtillon. Aussi fredonnait-on à la cour :

Châtillon, gardez vos appas
Pour une autre conquête ;
Si vous êtes prête,
Le roi ne l'est pas !
Avec vous il cause,
Mais en vérité,
A votre beauté,
Il faut autre chose
Qu'une minorité !

Mlle de Châtillon n'était pas la seule à tenter de faire naître l'amour dans le cœur du roi ; la chanson suivante prouve qu'elle avait

d'autres rivales dans les demoiselles d'honneur :

Ah ! Que Monseigneur est charmant !
Disait La Force en soupirant,
Que n'est-il un peu plus pressant,
    J'en ferais la folie !
Ah ! Que Monseigneur est charmant !
    Faut-il que je l'en prie ?

Biron disait à deux genoux :
« N'aurais-je jamais un époux ?
Saint Joseph m'abandonnez-vous ?
    Serai-je toujours fille !
N'aurai-je jamais un époux,
    Moi qui suis si gentille ? »

Grammont répond d'un air soumis :
« Saint Joseph, *ora pro nobis !*
Quel péché puis-je avoir commis,
    Pour rester toujours fille !
Saint Joseph, *ora pro nobis !*
    Ah ! donnez-moi famille ! »

La petite fleur bleue n'avait pas encore germé dans le cœur du roi, mais elle n'allait pas tarder à éclore. Une des nièces de Mazarin,

Olympe de Mancini, eut la primeur des amours royales. Elle n'était pas belle, mais avait de l'esprit, de la ruse et de l'audace. Sa sœur, Marie de Mancini, lui succéda dans les faveurs du roi. A entendre un chansonnier de l'époque, les deux sœurs n'étaient pas très favorisées de la nature, au point de vue des grâces corporelles :

Elles ont les yeux d'un hibou,
L'écorce blanche comme un chou,
Les sourcils d'une âme damnée,
Et le teint d'une cheminée.

Mais, en supposant l'exactitude de ce portrait peu flatteur et peu flatté, il faut reconnaître que les deux sœurs rachetaient ces défauts par leur esprit et ce diable au corps de la femme italienne ardente et amoureuse.

En réalité, Louis aima si fort Marie de Mancini, qu'il voulut l'épouser, et il fallut toute l'autorité du cardinal Mazarin pour empêcher cette union. On connaît le mot célèbre de Marie disant à son royal amant qui ne pouvait retenir ses larmes en la voyant quitter Paris :

« Vous êtes roi, vous pleurez et je pars! »

Le roi avait, pour se consoler, les demoiselles d'honneur de la reine, généralement de vertu peu farouche. Il est vrai que ces jeunes personnes possédaient pour les préserver de l'aimable péril, une gardienne incorruptible, la duchesse de Navaille. Celle-ci ayant aperçu, un jour, certains personnages suspects sur les toits, à des heures indues pour des fumistes, fit griller, pour plus de sûreté, les ouvertures des cheminées.

C'est cependant parmi les filles d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre que le roi fit sa première conquête sérieuse. On était alors à Fontainebleau — ceci se passait vers la fin de l'été 1661. — Les journées s'y écoulaient dans des parties folles, qui duraient parfois la moitié de la nuit.

Un soir, le roi, accompagné de deux gentilshommes, se promenait dans les jardins du Palais. Devant lui, trois jeunes filles caquetaient gaiement. En passant devant la statue de Diane, toute blanche de la lumière de Phébé, l'une d'elles s'arrêta : « Oh ! regardez la belle statue ! J'ai toujours aimé Diane ». C'était

Mlle de La Vallière qui parlait ainsi ; Mlles de Pons et de Chamerault s'arrêtèrent à leur tour, et toutes trois s'assirent sur l'herbe, en face de Diane.

Le roi avait fait signe à son entourage de l'attendre et s'était avancé dans le massif, espérant surprendre quelques aveux amusants. Les jeunes filles parlaient de leurs préférences : Mlles de Pons et de Chamerault signalaient les jeunes hommes les plus distingués de la cour. Mlle de La Vallière seule se taisait et regardait les lointaines étoiles. Les autres voulurent lui arracher son secret :

« Je vous trouve bien folles, dit-elle enfin, de faire l'éloge des hommes de la cour sans parler du roi ! Est-il un seul seigneur qui puisse lui être comparé ?

— Oh ! répondit Mlle de Chamerault, le roi vous plaît parce qu'il est le roi !

— Au contraire, dit Mlle de La Vallière, la couronne me le gâte, puisqu'elle ne me permet pas de l'aimer ! Ah ! s'il n'était pas le roi ! »

A ce moment, le feuillage s'agita autour de la statue, et les jeunes filles s'enfuirent comme

des mésanges troublées dans leur solitude. Louis n'avait pu y tenir et avait voulu connaître le nom de celle qui aimait en lui l'homme plus que le roi. Il l'apprit, le même soir, en allant chez Madame. Mlle de La Vallière y lisait un roman de Scudéry ; le roi reconnut la voix qui avait laissé échapper tout à l'heure un aveu si flatteur pour lui.

Le roman, qui avait si bien commencé, continua de même façon. Pendant un mois, Louis XIV se contenta d'admirer les beaux yeux bleus ombragés de longs cils, et la figure douce et candide de Mlle de La Vallière et ce sourire délicieux qui, au dire d'un poète, « troublait les hommes et les dieux ». Une circonstance vint rapprocher les amoureux.

La cour était alors à Vincennes. Par une belle journée d'automne, on se promenait dans le parc, lorsqu'un orage subit éclata. Le château étant assez loin, chacun chercha un refuge sous les grands arbres. Le roi aperçut Mlle de La Vallière abritée sous un chêne ombreux et courut lui tenir compagnie.

L'ondée passée, le Maître offrit son bras à la jeune fille et, tout en marchant, lui disait de

tendres choses. Un peu intimidée par ces déclarations, la demoiselle d'honneur regarda où elle était.

« Sire, nous nous sommes trompés de chemin, dit-elle.

— Non, répondit le roi, je sais où je veux aller.

— Mais sire, je suis toute trempée.

— Comptez les gouttes de pluie, je vous donnerai autant de perles. »

La jeune fille se tut, les perles lui importaient peu ; l'amour du roi seul comptait pour elle.

Elle mit à cacher cet amour, autant de soin que d'autres Favorites en mirent à le montrer ! Elle aimait Louis XIV de l'affection la plus noble, la plus profonde et la plus désintéressée. Longtemps, le roi lui voua, de son côté, le plus vif attachement.

Un jour, à la suite d'une brouille, elle s'enfuit de Versailles et se réfugia dans un couvent de Saint-Cloud. Le roi, apprenant cette fugue, courut à ses écuries, sella lui-même son cheval et, suivi d'un seul page, partit pour Saint-Cloud enlever du couvent la belle fugitive. Et,

l'ayant retrouvée, il la serra contre sa poitrine, lui disant :

« J'étais décidé à tout pour vous avoir, même à brûler le couvent. »

La duchesse de La Vallière est restée, dans l'histoire, comme une figure idéale, comme la plus touchante et la plus noble de toutes les Favorites royales.

Elle fut la reine souriante des fêtes que donna Louis XIV à Versailles en mai 1664, et qui durèrent sept jours. Les poètes officiels l'accablèrent de compliments directs et d'allusions transparentes. La jeune fille en souffrait, loin d'en être éblouie et, lorsque ces fêtes furent passées et qu'elle se retrouva seule avec son roi bien-aimé, elle ne put s'empêcher de lui dire :

« Si j'ai bien compté, voilà sept siècles que nous ne nous connaissons plus ! »

N'est-elle pas vraiment sublime, dans sa simplicité, cette parole d'amour ?

Le 18 juillet 1668, le grand roi donnait encore une série de fêtes à l'occasion de la paix d'Aix-la-Chapelle. Mlle de La Vallière en était bien toujours la reine aux yeux de la cour,

mais elle souffrait des tourments de la jalousie. Depuis quelques mois déjà, une fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, Athénaïse de Mortemart-Montespan, son amie et sa compagne, lui disputait le cœur du roi.

Lors de la naissance du comte de Vermandois, furieuse des marques d'amour que donnait encore Louis XIV à Mlle de La Vallière, Mme de Montespan avait fait circuler les vers suivants :

Soyez boiteuse, ayez quinze ans (1),
Point de gorge, fort peu de sens,
Des parents, Dieu le sait ? Faites, en fille neuve,
Dans l'antichambre vos enfants (2).
Par ma foi, vous aurez le premier des amants,
Et La Vallière en est la preuve.

Au lendemain des fêtes inoubliables de 1668,

(1) Mademoiselle de La Vallière était boiteuse, c'est vrai, mais avait vingt-trois ans lors de la naissance du comte de Vermandois. Mme de Montespan faisait exprès de traiter sa rivale comme une enfant.

(2) Mlle de La Vallière n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à sa chambre, lorsque la surprirent les douleurs de l'enfantement.



MADEMOISELLE DE FONTANGES

Louis XIV rencontrait, un matin, dans le labyrinthe, Mme de Montespan.

« Si matinale ? s'écria le roi en la voyant.

— Le soleil n'est-il pas déjà levé ! » répondit la spirituelle marquise.

Le roi offrit son bras, et la promenade sentimentale dura une grosse heure ; à quelques jours de là, Mme de Montespan pouvait proclamer son triomphe.

Mais la marquise était mariée à un homme digne et fier, qui ne voulut pas supporter la honte d'une situation odieuse pour son honneur. A une réception au palais des Glaces à Versailles, les courtisans virent au milieu d'eux, avec stupeur, un homme tout de noir vêtu. En l'apercevant, Louis XIV ne put réprimer un mouvement de surprise.

« Pourquoi ce grand deuil ? demanda-t-il.

— Sire, je porte le deuil de ma femme. »

Et sans ajouter mot, le noble seigneur quitta Versailles et ne reparut jamais à la cour.

Mlle de La Vallière n'eut pas le fier courage du marquis de Montespan. Elle aussi aurait dû quitter Versailles, le jour où elle sut que sa rivale était devenue la maîtresse de Louis XIV ; mais

l'amour est lâche. La pauvre La Vallière connut toutes les tristesses et les douleurs de l'abandon, tandis que sa rivale triomphait. Des épigrammes couraient sur cette situation équivoque :

> Un coq rencontrant deux poulettes
> Qui se becquetaient fortement,
> Leur dit, en les adoucissant :
> « Taisez-vous, mes amourettes,
> Vous aurez toutes deux de moi contentement. »

Par affection pour le roi, Mlle de La Vallière se faisait douce et modeste, acceptant presque une situation humiliante auprès de Mme de Montespan. Les courtisans, qui ne comprenaient pas la beauté et la grandeur de ce dévouement, fredonnaient :

> On dit que La Vallière
> S'en va sur son déclin !
> Ce n'est que par manière
> Que le roi va son train !
> Montespan prend sa place,
> Il faut que tout y passe,
> Ainsi de main en main.

Un beau jour, n'y tenant plus, la malheu-

reuse La Vallière quitta pour jamais le château royal témoin de ses années heureuses, et alla cacher ses tristesses au couvent des Carmélites sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde.

La marquise de Montespan formait un contraste frappant avec Mlle de La Vallière. Autant celle-ci était douce, rêveuse et mélancolique, autant la première était hautaine, rieuse et spirituelle. Avec cela, une de ces beautés qui imposent et qui s'imposent. Blonde elle aussi, plus blonde que La Vallière, avec de belles mains, de beaux bras, une jolie bouche et de jolies dents. De plus, elle portait admirablement la toilette.

« C'est une chose surprenante que la beauté
« de Mme de Montespan, disait Mme de Sévi-
« gné dans une de ses lettres. Elle était habillée
« de point de France, coiffée de mille boucles; les
« deux des tempes lui tombaient fort bas sur les
« joues; des rubans noirs à sa tête; des perles à la
« maréchale de l'Hospital, embellies de boucles
« et de pendeloques de diamants de la dernière
« beauté; trois ou quatre poinçons; point de
« coiffe; en un mot, une triomphante beauté. »

Dans une autre de ses lettres, Mme de Sévigné décrit en ces termes une toilette de la Favorite :

« Mme de Montespan portait une robe d'or « sur or, rebrodé d'or et, par-dessus, un or « frisé rebrodé d'un or mêlé avec un certain or, « qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été « imaginée. »

La Montespan aimait le rire et la plaisanterie. Elle avait composé un jeu de cartes en action composé des hommes et des femmes de la cour, et Louis XIV s'amusait beaucoup à lui voir brouiller ces cartes et à entendre les commentaires de sa maîtresse. Les rencontres les plus audacieuses ne l'arrêtaient point et la mettaient en verve.

Elle avait aussi l'art de la riposte. Un jour où l'on racontait devant elle que la reine, au cours d'une de ses promenades, avait eu son carrosse inondé, en traversant une route transformée en rivière par les pluies :

« Ah ! si j'avais été là, dit la marquise, j'aurais crié : « La reine boit. »

Tout en riant, Louis XIV rappela sa maîtresse à l'ordre :

« C'est votre reine, madame, » lui dit-il.

L'esprit railleur de Mme de Montespan et l'esprit froid de Louis XIV s'unirent pour donner le jour à une chanson satirique sur la présidente Tamboneau. Cette présidente avait eu, dit-on, un long commerce, nullement platonique, avec le duc de Mortemart, père de la marquise. Le sujet était délicat. Voici comment il fut traité :

Dentreville et Panilleuse,
Dans les verres et les pots,
Tous deux d'une humeur joyeuse,
Se disaient à tout propos :
« A ta santé, camarade !
A ta femme prends bien garde !
— Tope, trinque et grand merci,
Prends garde à la tienne aussi. »

Or, nous dites la tant bonne,
La tant bonne Tamboneau,
Pour l'appui de la couronne,
Que fit le marquis Michaut ?

Notre histoire peu sincère
A toujours pris soin de taire,
Ce que fit le marquis Michaut
A la tant bonne Tamboneau.

Mme de Montespan aurait dû être d'autant plus indulgente envers la présidente Tamboneau, qu'elle était loin d'être sans péché, si nous en croyons certaine chanson, dont quelques vers seulement sont parvenus jusqu'à nous !

Je suis ravi que le roi, notre sire,
Aime la Montespan.
Moi, Fontenac, je me crève d'en rire.

Après cela, ce comte de Fontenac n'avait-il été peut-être que l'ami de la Montespan ! Ces chansonniers sont si méchants !

Le règne de la belle marquise dura dix-huit ans; mais, pendant les dernières années surtout, le roi se permit de nombreuses infidélités. Quelques-unes effrayèrent, avec raison, la toute-puissante Favorite.

Un jour, ce fut une fille d'honneur de la reine, la marquise de Ludre, qui l'inquiéta.

Le roi vit celle-ci à un bal donné par le duc de Vivonne, et il lui parla si longuement, que quelqu'un dit à la pauvre Marie-Thérèse :

« En voilà encore une qui chasse sur vos terres. »

Le lendemain, on chantait à Versailles :

La Vallière était du commun,
La Montespan est de noblesse
Et la Du Ludre est chanoinesse.
Toutes trois ne sont que pour un.
Mais savez-vous ce que veut faire
Le plus puissant des potentats ?
La chose paraît assez claire,
Il veut unir les trois états.

Les amours du roi et de la chanoinesse furent éphémères. Mme du Ludre alla s'enfermer dans un couvent, d'où elle sortait d'ailleurs souvent, pour venir souper chez Ninon de Lenclos.

L'amourette de Louis XIV avec la princesse de Soubise fut plus sérieuse. Celle-ci était une blonde aux cheveux d'or splendides, très habile et très diplomate. Depuis plusieurs jours

déjà, elle était la maîtresse du roi et personne ne s'en doutait.

Mais un soir, le souverain s'oublia chez son amie aux cheveux d'or. Comme il venait, très régulièrement, coucher chez Marie-Thérèse, celle-ci, ne le voyant pas apparaître, fut inquiète ou feignit de l'être. Peut-être ne fut-elle pas fâchée de jouer un vilain tour à son infidèle époux. Toujours est-il qu'elle donna l'ordre de faire des recherches dans tout le château.

On courut réveiller les dames d'honneur pour savoir si l'une d'elles n'avait pas le roi dans son lit ; on alla même chez Mme de Montespan, très vexée ; mais on ne soupçonna pas la princesse de Soubise.

Le lendemain, sans doute pour se faire pardonner son incartade, Louis XIV fit à Marie-Thérèse l'aveu de sa faute.

« Quoi, dit la reine surprise, la princesse de Soubise, qui se tient à distance pour vous parler ?

— Oui, dit le roi, mais nous nous entendons sans nous parler. Quand elle me donne un rendez-vous, elle m'en avertit en mettant

des pendants d'oreilles d'émeraude, et moi, de mon côté, pour obtenir un tête-à-tête, je mets un diamant à mon petit doigt. »

Le plus grand danger couru par Mme de Montespan provint de Mlle de Fontanges, que Louis XIV aima quelque temps à la folie.

Cette époque est décidément le règne des blondes, car celle-ci l'était encore, mais de ce blond vénitien affectionné du Titien et de Véronèse. « Belle comme un ange et sotte comme un panier », disait d'elle l'abbé de Choisy. Du règne éphémère de Mlle de Fontanges, il n'est resté qu'une coiffure, dont voici l'origine.

Un jour de chasse, le vent défit la coiffure de la belle blonde ; la jeune fille la fit rattacher à la hâte avec un ruban dont les nœuds tombaient sur son front. Le roi trouva cet ajustement si joli, qu'il demanda à la « belle beauté », comme l'appelait Mme de Sévigné, de rester ainsi coiffée — ou décoiffée — toute la soirée. Le lendemain, toutes les dames de la cour parurent coiffées à la Fontanges.

La belle beauté mourut, au printemps de sa vie, à vingt ans, des suites de couches. Lorsqu'elle vit approcher sa dernière heure, elle fit

demander au roi la faveur de le voir une fois encore. Louis XIV se rendit à son désir et fit annoncer sa visite.

La mourante voulut se faire belle pour recevoir son souverain. Elle mit ses nœuds de ruban sur le front, des belles de nuit à ses oreilles, un collier de perles à son cou et, ainsi parée, elle se regarda : « Voilà, dit-elle, une belle morte sur un lit de parade. »

Lorsque Louis XIV aperçut ce visage, naguère si charmant, sur lequel planait déjà l'ombre de la mort, il ne put retenir quelques larmes. Mlle de Fontanges eut la force de se soulever sur sa couche, et elle s'écria : « Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi. »

Elle s'éteignit quelques heures plus tard. C'est bien d'elle que le poète aurait pu dire :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Mme de Montespan subit le sort par elle infligé à Mlle de La Vallière. Elle fut chassée de la cour par Mme de Maintenon. Dans son



MADAME DE MAINTENON

désespoir, elle courut au couvent des Carmélites et alla se jeter dans les bras de sœur Louise de la Miséricorde.

« Vous pleurez, lui dit celle-ci, moi je ne pleure plus.

— Ah ! moi, je pleurerai toujours, » répondit la marquise.

Elle ne se consola jamais de son exil. Lorsque le roi chassait à Fontainebleau ou à Petit-Bourg, la Favorite de jadis tentait d'apercevoir de loin l'infidèle, et elle éprouvait une joie cruelle à voir quelque chose du cortège royal ou seulement à entendre les aboiements de la meute.

La chanson satirique, comme on a pu le voir, s'est peu attaquée aux Favorites de la première partie du règne de Louis XIV. Il en fut autrement des années de revers et de malheurs qui vinrent attrister la fin du règne du grand roi. Il faut dire que la dernière Favorite, la veuve Scarron, était bien peu sympathique. Parvenue à une fortune inespérée par la souplesse de son esprit et par son hypocrisie — on sait qu'elle devint l'épouse morganatique de Louis XIV après avoir été sa maîtresse — elle ne sut

pas se faire pardonner son humble origine.

Elle dut à Mme de Montespan d'avoir ses entrées à Versailles ; c'était la veuve Scarron, en effet, qui était chargée d'emporter secrètement du Palais le fruit des amours royales. Plus tard, lorsque Louis XIV eut légitimé le duc du Maine, la gouvernante des enfants de la Montespan eut un appartement à Versailles. C'est là que le roi, qui affectionnait particulièrement le duc du Maine, eut l'occasion d'apprécier l'esprit souple et insinuant de Mme Scarron, à laquelle il donna le marquisat de Maintenon, avec l'obligation d'en prendre le titre.

La marquise n'était plus de la première jeunesse, le jour où elle obtint les bonnes grâces du roi ; elle avait alors quarante-cinq ans environ et le mariage secret ne s'accomplit que cinq ans plus tard, alors que sonnait pour elle la cinquantaine; aussi les courtisans ennuyés du rigorisme de Mme de Maintenon, ne se gênaient-ils nullement pour faire circuler les couplets les plus irrévérencieux sur la Favorite :

Princesse du temps,
Tu règnes longtemps.

Scarron, dont l'adresse
Te fit maîtresse,
De petits et grands,
Et dont l'histoire
Ne se pourra croire
Chez nos descendants.
Du grand roy Louis
Les peuples d'Europe,
Sans toi, Pénélope,
Seraient éblouis !
Comme jadis,
Habite Paris,
Et quitte Versailles,
Et mène Noailles
Et tes favoris.
Retire-toy,
Ta vieille médaille
Ternit ce grand Roy.

Dans un Noël de 1696 sur les « Dames de la cour », on trouve les vers suivants, assez impertinents :

Louis le Grand s'avance,
Avec la Maintenon.
Faisant la révérence,
Il a dit au poupon :

....

« Avec la Montespan
J'ai fait bien grande offense.
Je mérite pardon, don don,
Avec cette vieille-là, la la
J'ai fait ma pénitence. »

Bientôt les chansons, les vraies chansons satiriques et mordantes, pleuvent de toutes parts :

Ce n'est plus la mode à la cour,
D'avoir une intrigue d'amour,
Le roi ne songe plus à plaire,
Lère, lalère, lenlère, lalère, lenla.

Que dirait ce petit bossu (1),
S'il se voyait être cocu
Du plus grand roi de la terre,
Lère, lalère, lenlère, lalère, lenla.

Il dirait que ce conquérant,
S'il a pris, prendra sûrement
Le reste de toute la terre.
Lère, lalère, lenlère, lalère, lenla.

(1) Le poète Scarron.

Puis, voici une *Petite Fronde* de 1703 où nous lisons :

On peut, sans être satirique,
Trouver ce règne assez comique ;
Voyez cette sainte p.....
Comme elle conduit cet empire ;
Si nous n'en mourrions pas de faim,
Nous pourrions en mourir de rire.

Jamais Numa sans Égérie,
N'eut réussi dans l'Italie ;
Ni Mahomet sans son pigeon !
Racine écrira dans l'histoire
Que, sans la sage Maintenon,
Le grand Louis serait sans gloire.

Est-ce une nymphe ? Est-ce une fée ?
Serait-ce une femme trop aimée ?
Le cas n'est pas bien évident !
Mais qu'une aussi vieille femelle,
Mène par le nez son amant,
Il faut que le diable s'en mêle !

Une chanson de 1707, en forme de pot-

pourri, réjouit la ville et la cour et fait un peu oublier les malheurs de la guerre :

Mes amis veulent, pour rire,
Que je fasse une chanson,
Et que je change de ton,
A chaque trait de satire.
Cela sera polisson !
Mais qu'importe. Je veux rire.
Cela sera polisson !
Or écoutez ma chanson !

Louis avec sa charmante,
Renfermés dans Trianon,
Sur la misère présente,
Se lamente sur ce ton :
Et allons, ma tourlourette,
Et allons, ma tourlouron.

Le vingt, est parti de Lille
Un courrier de cabinet.
On choisit le plus habile,
Il part avec ses paquets.
Et allons, ma tourlourette,
Et allons, ma tourlouron.

....

Il s'en vient trouver la vieille,
Qui se doutait bien du cas.
Il lui dit bas à l'oreille,
D'annoncer au roi tout bas :
Et allons, ma tourlourette,
Et allons, ma tourlouron.

Que Lille il a fallu rendre;
Que Boufflers se retirant,
C'était un plaisir d'entendre,
Comme il disait à ses gens :
Et allons, ma tourlourette,
Et allons, ma tourlouron.

Cette pauvre Maintenon est considérée comme la cause de toutes les calamités qui sévissent sur la France; on l'accuse de trafiquer des gros emplois et de nommer des généraux, ainsi que le dit très nettement la chanson suivante :

Dans le choix de nos généraux,
C'est le sort qui préside,
Et pour la ressource à nos maux,
Notre vieille Armide,

A dit après son oraison,
La faridondaine,
La faridondon,
Au hasard il les faut lotir,
Biribi
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Dans un chapeau faut ramasser
Tous nos grands capitaines,
Avec nos princes les brouiller,
Puis, sans nous mettre en peine,
L'un après l'autre tirerons,
La faridondaine,
La faridondon,
Laissant agir le Saint-Esprit,
Biribi
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Aussitôt dit, aussitôt fait,
La loterie commence,
Chamillard fait chaque billet
Avec grande prudence,
Et les montre à dame Alison,
La faridondaine,
La faridondon,

Qui dit qu'il a bien réussi,
Biribi
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Tout étant ainsi décidé,
Le roi, fort à son aise,
Alla vite se reposer,
Chausses bas, dans sa chaise.
Et de là, dit à Alison,
La faridondaine,
La faridondon,
Voilà qui va bien, dieu merci,
Biribi
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Après la mort de Louis XIV, ce fut bien pis encore ; les propos les plus orduriers coururent sur la Maintenon, maintenant retirée à Saint-Cyr et dont on n'entend déjà plus parler. C'est d'abord une épigramme :

J'ai vu sous l'habit d'une femme
Un démon nous faire la loi,
Elle sacrifia son Dieu, sa foi, son âme,
Pour séduire l'esprit d'un trop crédule roi.

Puis voici une violente satire : *La Scarronnade*. Scarron est censé rencontrer Louis XIV aux enfers :

... Ne gouvernant plus par toi-même,
Laissant l'autorité suprême
Entre les mains d'une guenon,
Je veux dire la Maintenon !
Tu la connais ! Oh ! oh ! la garce !
Ne va pas faire la grimace ;
Dans ce climat d'obscurité,
On dit toujours la vérité,
Et dans ce ténébreux empire,
Un Scarron est autant qu'un Sire.

. . . .

Lorsque tu régnais à baguette,
Et qu'en te faisant la courbette,
Je présentais des vers unis
Ou quelques autres pots-pourris,
J'encensais ta sotte figure,
Et ma femme, ta créature,
T'a, par ma foi, souvent donné
De mon encensoir par le nez !

Elle a si bien fait la vilaine,
Qu'elle était prête d'être reine.
Sans ton Conti, sans ton dauphin,
Elle le devenait enfin.

C'est ainsi qu'on se vengeait de vingt ans de platitude et d'hypocrisie.





III

LA RÉGENCE



MADAME DE PARABÈRE



MADAME DE PHALARIS

III

LA RÉGENCE

La Régence n'a pas laissé le souvenir de grandes Favorites, à l'égal de la Montespan ou de la Pompadour; mais si les maîtresses du duc d'Orléans n'ont, dans l'histoire, qu'un souvenir effacé, elles n'en ont pas moins tenu, pendant leur règne, un rôle important, souligné tant par les chansonniers de la cour que par les chansonniers populaires.

Sans doute, on pourrait prétendre que le Régent n'était pas le roi; mais comme à défaut du titre, il en avait tous les pouvoirs et comme, d'autre part, les grandes dames de la Régence ont mis autant d'ardeur à briguer les faveurs de Son Altesse Royale que l'avaient fait leurs aïeules pour obtenir celles du Roi-Soleil, et que devaient le faire leurs descendantes pour conquérir les bonnes grâces de Louis le Bien-Aimé, nous ne voyons aucune raison plausible pour laisser dans l'ombre les Favorites du Régent de France.

Le duc d'Orléans était un prince artiste, peu fait pour gouverner les hommes, n'ayant jamais su se gouverner lui-même. Docile esclave de ses plaisirs, il ne sut pas comprendre qu'un chef d'État doit garder un certain décorum et ne pas se commettre dans les orgies nocturnes où se perd toute dignité humaine. En revanche, il faut lui reconnaître un mérite : il ne permit jamais à ses maîtresses de devenir des femmes politiques, et aucune d'elles ne décida de la paix ou de la guerre, comme cela devait se faire sous Louis XV.

Le duc d'Orléans n'était pas difficile sur le

beau sexe, si nous en croyons Mme la princesse Palatine, sa mère :

« Mon fils, dit-elle dans une de ses lettres, « n'est pas délicat. Pourvu que les dames « soient de bonne humeur, qu'elles mangent et « boivent goulûment, qu'elles soient fraîches, « elles n'ont pas besoin d'avoir de la beauté. »

Ceci n'est pas tout à fait exact, car les quatre principales maîtresses du Régent : Mmes de Parabère, de Sabran, d'Averne et de Phalaris étaient de fort jolies femmes.

La première fut de beaucoup la plus aimée et son règne de cinq ans est des plus flatteurs pour elle, vu les goûts changeants du Régent.

Elle était fille de la duchesse de La Vieuville, célèbre elle-même par sa beauté et sa coquetterie, comme l'indique le quatrain suivant :

Pour savoir les plus beaux tours
Qu'on peut donner aux atours,
Consultez d'un œil docile,
Les grâces de la Vieuville.

Mariée de bonne heure au comte de Para-

bére, Marie-Madeleine — un nom prédestiné — avait excité l'admiration de lord Bolingbroke, venu à la cour du grand roi pour négocier un traité de paix, car le diplomate écrivait le 27 octobre 1713 à M. de Torcy, ministre des Affaires étrangères :

« Il n'est pas étrange, monsieur, qu'en par-
« tant de la France on laisse un cœur derrière
« soi ; je reprends ma plume avec joie et je ne
« sais si j'en ressentirai plus, en écrivant à
« Mme de Courcillon ou à Mme de Para-
« bère. »

Ce fut en octobre 1716, à un de ses soupers, que le Régent apprécia le charme et la beauté de Marie-Madeleine de Parabère. La princesse Palatine a fait de cette Favorite le portrait suivant :

« Elle est de belle taille, grande et bien
« faite; elle a le visage beau, elle ne se farde
« pas; une jolie bouche, de beaux yeux ; elle a
« peu d'esprit, mais c'est un beau morceau de
« chair fraîche. »

Et dans une autre lettre :

« Mon fils a une maudite maîtresse qui est « capable de manger et de boire comme un « trou et de débiter mille étourderies; cela « divertit mon fils et lui fait oublier ses grands « travaux. Mon fils dit qu'il est attaché à la « Parabère parce qu'elle ne songe à rien, si ce « n'est à le divertir et qu'elle ne se mêle d'au-« cune affaire; ce serait bien si elle n'était pas « ivrognesse. »

N'y a-t-il pas dans ce trait final un peu d'exagération ? Une chanson de l'époque fait dire, il est vrai, au duc d'Orléans :

Nous nous enivrerons, don, don !
Nocé (1) même y sera, la, la !
Avec la Parabère.

Mais cela n'indique nullement que Marie-Madeleine s'enivrât. Le portrait suivant de la

(1) Nocé fut un des commensaux habituels des célèbres soupers du Palais-Royal.

Favorite, dû à la plume de Barrière, semble indiquer le contraire :

« Elle était vive, légère, capricieuse, hautaine,
« emportée ; le séjour de la cour et la société
« du Régent eurent bientôt développé cet heu-
« reux naturel. L'originalité de son esprit écla-
« tait sans retenue, ses traits malins attei-
« gnaient tout le monde, excepté le Régent et,
« dès lors, elle devint l'âme de tous ses plai-
« sirs, quand ses plaisirs n'étaient pas des dé-
« bauches. Il faut ajouter qu'aucun vil intérêt,
« aucune idée d'ambition n'entrait dans la
« conduite de la comtesse. »

Les plaisirs du Régent consistaient surtout dans ses soupers, devenus si célèbres, grâce aux *Philippiques* de Lagrange-Chancel et aux chroniqueurs de l'époque.

La journée du Régent était entièrement consacrée aux affaires, mais à partir de six heures du soir, il rompait avec le monde extérieur et s'enfermait avec ses roués et quelques dames d'humeur facile et joyeuse dans ses appartements particuliers où personne ne pouvait pénétrer.

Les convives se servaient eux-mêmes, les domestiques n'étant pas admis à ces soupers intimes où régnait la plus grande licence et qui duraient une bonne partie de la nuit. Mme de Parabère gaie, rieuse, mangeant et buvant bien, plaisait, pour toutes ces raisons, au duc d'Orléans et resta longtemps la reine de ces soupers.

Si elle ne demandait rien au Régent, celui-ci sut se montrer généreux à son égard. Il acheta le petit château du marquis d'Argenson à Asnières, le fit transformer et embellir, et le donna à sa maîtresse. Lancret y dessina des bergères enrubannées, des amours joufflus et des femmes pimpantes qui, en se balançant, montraient leurs mollets et quelque chose de plus.

Le Régent aimait — ses affaires terminées — à partir seul pour Asnières et aller souper chez sa maîtresse. Seulement, pour y parvenir, il fallait passer la Seine sur un bac. Certain soir, la corde s'étant rompue, le prince faillit périr.

La Parabère eut un réel crédit sur l'esprit du Régent, précisément parce qu'elle en usait peu et n'en abusa jamais. Quand elle voulut une faveur, elle l'obtint, témoin l'anecdote que conte Saint-Simon à propos du « sacre » de

l'abbé Dubois, promu soudain cardinal, à la stupéfaction générale.

Saint-Simon avait montré au Régent le déplorable effet que produirait sa présence à une ordination aussi scandaleuse et aussi sacrilége que celle de l'abbé Dubois. Le Régent s'était rendu à ces raisons et avait promis de s'abstenir.

Or, la veille du « sacre », Mme de Parabère couchait avec le duc d'Orléans et, avant de s'endormir, les deux amants causèrent ensemble de la fête du lendemain. Le prince raconta la visite de Saint-Simon et déclara qu'il n'irait pas à la cérémonie.

« Mais si, répliqua la Parabère, vous irez. »

Le Régent fit un brusque mouvement qui ébranla le lit princier.

« Pourquoi cela ?

— Parce que je le veux.

— Mais encore ?

— Parce que si vous n'y alliez pas, le cardinal Dubois croirait que je vous en ai empêché et m'en voudrait à mort.

— C'est bon ! J'irai. »

Le lendemain matin, le Régent, en grand gala et à la profonde indignation du duc de

Saint-Simon, se rendait à la cérémonie. Le cardinal Dubois en montra, dit-on, une vive reconnaissance à la Favorite.

L'année 1720 amena, avec la chute de Law, une formidable explosion de mécontement. Mathieu Marais nous conte, à ce sujet, l'anecdote suivante :

« Le Régent passant, le soir, le bac d'As-
« nières pour aller voir Mme de Parabère, qui
« y a une maison, s'amusait à faire pencher le
« bateau des deux côtés. Le batelier, qui ne le
« connaissait pas, dit : « Voilà un b..... de
« bateau qui va, comme la Régence, sens des-
« sus dessous. »

A ce moment, la Parabère n'est pas devenue trop impopulaire, témoin le couplet suivant d'une chanson :

Laisse La Prie (1) engloutir notre argent.
Viens, Parabère, et joue un plus beau rôle !
Sauve l'État, conseille à ton Régent,
De quitter Law...

(1) Maitresse du duc de Bourbon.

Le 20 novembre 1720, l'accord était encore parfait entre les deux amants. Après avoir dîné ensemble, ils allèrent au théâtre voir *le Comte d'Essex*.

A ce moment, les chroniqueurs parlent, pour la première fois, d'une maîtresse qui va partager quelque temps, avec la Parabère, les faveurs du prince. Il s'agit de la comtesse de Sabran dont s'empare aussitôt la chanson :

Philippe, prince de renom,
Disciple d'Épicure,
Grand imitateur de Néron,
Toi qui sais la peinture,
Reconnais-toi dans ce portrait,
Qui te sera fidèle !
Celui qui te fait trait pour trait,
Est un second Apelle !
Parabère fait tous tes plaisirs,
Personne n'en ignore !
Sabran contente tes désirs,
Ce n'est pas tout encore !...

Quant à Mathieu Marais, il entre dans des détails plus circonstanciés :

« L'Amour, qui est un petit brouillon, prend

« plaisir à mêler les cartes. Le Régent est en « querelle avec Mme de Parabère, sa maî- « tresse. Mme de Sabran veut prendre sa place « ou faire prendre cette place à une autre de « ses parentes, qu'on appelle la duchesse de « Phalaris. »

Mais bientôt tout s'arrange :

« Le Régent, continue Marais, est revenu à « sa première maîtresse, Mme de Parabère et, « dès ce soir même, il a soupé avec elle et ses « favoris, et a fait dire à l'autre, qui venait « souper avec lui et à Mme de Sabran qui l'ac- « compagnait, qu'il était malade et était cou- « ché. »

Nous sommes, comme le dit Marais, à cette période des maîtresses « alternatives et consécutives », qui ne manque pas de piquant. Une infidélité de Mme de Parabère allait précipiter le dénouement.

Le Régent savait, par sa police, que la Favorite avait des rendez-vous avec le chevalier de Béringhem. Ayant appris, un soir, que sa

maîtresse avait noble compagnie chez elle, le prince s'y rendit en empruntant le carrosse du marquis de Biron. Il pénètre dans la demeure de la comtesse et la trouve soupant en compagnie de quatre jeunes gens, dont le chevalier de Béringhem. Il se jette sur elle, la bat, la renverse à terre, après quoi il retourne au Palais-Royal.

Cette violence du Régent, si contraire à ses habitudes, nous prouve combien il aimait Marie-Madeleine. La rupture n'en fut pas la conséquence immédiate. Mathieu Marais prétend qu'elle est due à une toute autre cause. Mme de Parabère se serait moquée des... — oui — des pots de chambre de Mme la duchesse d'Orléans, peu dignes, paraît-il, d'une régente de France.

Nous nous permettrons de mettre en doute l'affirmation, étrange pour le moins, de Mathieu Marais. Nous croyons plutôt que le Régent, lassé des infidélités de Mme de Parabère, lui notifia son congé.

Un chansonnier a chanté en ces termes la disgrâce de Simonne — lisez : Mme de Parabère ; — Colin est ici le duc d'Orléans.

LA DISGRACE DE SIMONNE

LE COMPÈRE

Et bonjour, dame Simonne,
Qu'as-tu donc fait de Colin ?
Tout le village s'étonne
Qu'il ne file plus ton lin.
Il est d'un si beau plumage !
Il est d'un si beau parage !
Et comment donc, et pourquoi,
S'est-il éloigné de toi ?

LA COMMÈRE

Ah ! vraiment, mon cher compère,
Vous ignorez mes malheurs.
Ce berger ne m'aima guère.
Dans nos premières ardeurs,
Je voulus user d'adresse
En lui ôtant ma tendresse,
Mais Colin, plus fin que moi,
S'aperçut du double emploi !
Il en conçut tant d'ombrage,
Il m'en voulut tant de mal,
Que pour venger cet outrage,
Il éloigna son rival (1)

(1) Allusion à l'aventure du chevalier de Béringhem exilé en province par le Régent.

Il me dit tout en colère :
« Par la morbleu ! je veux faire,
Tout seul chez vous la moisson,
Et l'œuvre de la maison. »

Hélas ! tout ce qui me glace,
Dans un si pénible état,
C'est qu'une autre a pris ma place,
Dont les traits ont plus d'éclat !
Elle est plus jeune et plus belle,
J'ai beaucoup moins d'esprit qu'elle,
Elle me le retiendra
Jusqu'au jour du *libera*.

LE COMPÈRE

Mais aussi, dame Simonne,
Dans un tel contentement,
Pourquoi diable être friponne
Et tromper impunément ?
Un trop grand feu vous allume,
Trop de désirs vous consument !
Allez, de votre dépit,
Tout le village se rit.

Après le « petit corbeau brun » — c'est ainsi que Madame appelait la comtesse de Parabère — la première maîtresse en date du

Régent fut la marquise de Sabran. Saint-Simon en fait un portrait flatteur :

« Il n'y avait rien de si beau qu'elle, de plus « régulier, de plus agréable, de plus touchant, « de plus grand air et de plus noble, sans « aucune affectation. L'air et les manières « simples et naturelles, laissant penser qu'elle « ignorait sa beauté et sa taille, qui était grande « et la plus belle du monde et, quand il lui « plaisait, modeste à tromper. Avec beaucoup « d'esprit, elle était insinuante, plaisante, robine, « débauchée, point méchante, charmante surtout « à table. En un mot, elle avait tout ce qu'il fal- « lait à M. le duc d'Orléans, dont elle devint « bientôt la maîtresse au préjudice des autres. »

L'épigramme suivante fait allusion à la nouvelle Favorite :

Quand il (le Régent) ne suit pas son caprice,
Il devient ennemi du vice
Et s'en va voir son enfant (1).
Mais quand sa vertu l'abandonne,

(1) L'abbesse de Chelles, fille du Régent.

Il va chez la belle Sabran
Et lui promet une couronne.

Il est assez difficile de démêler l'époque où commença et celle où finit la faveur de Mme de Sabran. Elle ne sut pas conquérir le cœur du Régent, comme l'avait fait Mme de Parabère. Peut-être chercha-t-elle à exercer un pouvoir politique, ainsi que le ferait croire le trait suivant.

A un souper, où le Régent avait bu plus que de raison, Mme de Sabran voulut profiter de l'ivresse du prince pour lui arracher un secret d'État important. Celui-ci eut encore assez de raison pour se taire, et comme la Favorite insistait, le duc d'Orléans la plaça devant une glace, en lui disant : « Regarde-toi ! Vois si c'est à un aussi joli visage qu'on doit parler d'affaires ! »

Ne pouvant parvenir à capter le Régent, Mme de Sabran se consolait avec le jeune duc de Richelieu. On conte à ce sujet une amusante histoire :

« Avec son audace habituelle, Richelieu avait

un jour donné rendez-vous à Mme de Sabran dans la cour même du Palais-Royal. Son carrosse fut aperçu par Mme de Guesbriant, sa maîtresse en titre pour le moment. Croyant que l'équipage était là pour elle, elle y monte sans façon, en femme accoutumée à s'en servir. Le cocher, croyant avoir mal entendu le nom donné par son maître et connaissant les intimes relations de ce dernier avec Mme de Guesbriant, part au galop de ses deux rapides trotteurs et s'arrête devant la petite maison du faubourg Saint-Antoine, où le jeune duc avait l'habitude de chanter l'office avec ses maîtresses. »

Pendant ce temps, Mme de Sabran se morfondait dans son appartement du Palais-Royal. Inquiète de ne point voir venir le carrosse de Richelieu, elle se décide à en prendre un de louage et donne au cocher l'ordre de la conduire à la petite maison du faubourg Saint-Antoine.

Le duc, surpris de la visite inattendue de Mme de Guesbriant, causait avec celle-ci, en attendant mieux, lorsque Mme de Sabran fit son entrée.

Cris, pleurs, fureur des dames : on voit d'ici le tableau. Mais Richelieu n'était pas homme à se démonter poùr si peu. Il calma ses deux maîtresses, les assura qu'il saurait bien les consoler l'une après l'autre et l'histoire assure qu'elles s'en retournèrent fort contentes toutes deux et les meilleures amies du monde.

Ne pouvant rester maîtresse en titre, Mme de Sabran voulut du moins se ménager des amitiés dans la place, en procurant au Régent des amies à elle. Certaine chanson déjà citée assure que c'est à elle que le prince dut de connaître Mme de Phalaris ; le fait n'est pas prouvé ; en revanche, Maurepas nous conte, dans ses mémoires, qu'elle fit venir de Marseille une de ses nièces, récemment entrée dans un couvent pour se faire religieuse, et l'offrit au duc d'Orléans qui la trouva à son goût, l'accepta sans se faire prier et fit remettre cent mille francs à Mme de Sabran pour la faire équiper.

Un couplet de la *Revue des Mirlitons*, longue et cynique nomenclature de noms et de faits, donne le nom de cette maîtresse éphémère,

qui ne fit que passer dans le lit princier :

Chère Sabran, pourquoi produire,
Ta nièce Houël au Régent ?
Ne devrais-tu pas l'instruire,
Qu'il rate depuis longtemps
Tous les mirlitons ?

Après Mme de Sabran, apparaît, dans l'ordre du tableau, Mme d'Averne, femme d'un lieutenant aux gardes. Elle était déjà la maîtresse aimée du marquis d'Alincourt, lorsque le Régent la vit et lui fit l'offre séduisante de venir trôner au Palais-Royal comme maîtresse en titre. Cependant elle ne voulut pas accepter, sans avoir posé ses conditions : cent mille écus pour elle et une compagnie pour son mari — c'était une compensation bien due à ce dernier.

Le prince accepta tout et fit porter à M. d'Averne, non seulement son brevet de capitaine aux Gardes, mais encore celui de gouverneur de Navarreins, en Béarn. Et comme le Régent demandait à l'officier, porteur de ces présents magnanimes, si M. d'Averne était content :

« Content, monseigneur, répondit le spirituel messager. Les cornes lui en sont venues à la tête ! »

Ceci se passait au printemps de 1721, peu après la brouille du Régent avec Mme de Parabère; mais la nouvelle Favorite, craignant un retour d'influence de la belle comtesse, exigea son renvoi de Paris et le Régent s'exécuta encore. Le 16 juin de cette année, le Prince conduisait officiellement dans sa loge sa nouvelle conquête. C'était une sorte de présentation, qui la consacrait maîtresse en titre.

Le duc d'Orléans semble avoir été fort épris de Mme d'Averne, car il fit pour elle de véritables folies. Il lui donna notamment, le 30 juillet 1721, à Saint-Cloud, une fête superbe, dont Barbier fait la description suivante :

« Il y avait douze hommes et douze femmes « priés pour le souper. Souper magnifique, « grande musique à dix heures ; on illumina « tout le parc de la maison de lampions et de « terrines attachées aux arbres. A minuit un « quart, on tira un feu d'artifice sur l'eau, qui

« fut beau et bien exécuté, malgré une légère « petite pluie. J'ai vu cette fête ; l'illumination « était superbe de voir tout un parc en feu ; « tout Saint-Cloud, Boulogne et le bord de « l'eau, de côté et d'autre, étaient remplis de « carrosses avec des flambeaux, ce qui faisait « un fort bel effet... Malgré cet empressement « du public, il n'y avait personne qui n'en fût « indigné... Il est contraire à l'humanité de « faire des fêtes dans un temps où tout le « monde est ruiné, où personne n'a un sol. Le « roi de la fête ne s'est attiré que des malé- « dictions, même par les gens de sa maison. »

Aussi les épigrammes d'éclore. En voici deux, citées par le recueil Maurepas :

Dans les airs, sur la terre et l'onde
Que tout parle de mon amour !
Les feux, dans une nuit profonde,
Remplacent bien l'astre du jour.
Je n'aime rien tant que d'Averne
Après ma déesse Laverne (1).

(1) Déesse des voleurs, d'après la mythologie romaine.

....

Chez les Caligula, chez les Trimalcions,
Avec soin on cacha les forfaits et les crimes;
Philippe, plus hardi, suivant d'autres maximes,
Fait briller pour les siens dix mille lampions.

Il est vrai que le jeune Arouet chercha à panser les plaies faites par ces méchants satiriques, en adressant à Mme d'Averne la galante épître qui suit, à propos d'un ceinturon donné par la Favorite au duc d'Orléans :

Pour la mère des Amours,
Les Grâces autrefois firent une ceinture.
Un certain charme était caché dans sa tissure.
Avec le talisman, la Déesse était sûre
De se faire aimer toujours!
Et pourquoi n'est-il plus de semblable parure?
De la même manufacture,
Sortit un ceinturon pour l'amant de Vénus.
Mars en sentit d'abord mille effets inconnus.
Vénus, qui fit le don, ne se vit pas trompée :
Aussi, depuis ce temps, le sexe est pour l'épée.
Les Grâces qui, pour vous, travaillent de leur mieux,
Ont fait un ceinturon sur le même modèle.
Que ne puis-je obtenir des dieux,
La ceinture qui rend si belle,
Pour l'être toujours à vos yeux!

La faveur de Mme d'Averne dura encore quelques mois; mais après le sacre du roi à Reims, soit lassitude, soit tout autre motif, le Régent congédia sa maîtresse et, comme celle-ci résistait, le prince lui fit dire qu'elle saurait bien se consoler avec le duc de Richelieu et le marquis d'Alincourt, ce qui ne manqua pas.

Il nous est resté, au sujet des amours de Mme d'Averne et du Régent, et des conditions dans lesquelles commença cette union, trois scènes comiques d'un poète inconnu, où l'esprit ne fait pas défaut. La première se passe entre M. et Mme d'Averne, la seconde est un monologue de la femme seule, la troisième a lieu entre Mme d'Averne et le marquis d'Alincourt, son amant. Voici quelques extraits de ces amusantes scènes :

SCÈNE PREMIÈRE

M. et Mme d'Averne

MONSIEUR

J'ai reçu tout l'argent et vous êtes livrée,
M'amour; la d'Ibagnet (1) et Biron, dès ce soir,

(1) Femme du concierge du Palais-Royal.

. . . .

Pour finir le marché, doivent vous venir voir.
Enfin vous triomphez ! Parabère exilée,
Est un gage assuré de l'amour du Régent.
Mais, mieux que ses discours, j'en croirai son argent!
C'est un amant solide, il n'a rien de frivole,
Et pour toute raison, nous compte des pistoles.
Car c'est là le vrai point, tout le reste est Phébus !

MADAME

Vous le voulez, monsieur, je vous ferai cocu !
Bientôt, sur votre front, le Régent de la France
Plantera le grand bois !

MONSIEUR

C'est corne d'abondance !
Cocu soit ! Que me fait le chimérique affront;
Ce titre n'est vilain que pour ceux qui le sont
Gratis ; mais, par l'argent, on adoucit la honte.
Que m'importe après tout, je ferai mieux mon compte !

. . . .

La scène seconde est un monologue où Mme d'Averne exprime ses regrets d'avoir à quitter son amant, le marquis d'Alincourt ; nous la passons pour donner un assez long extrait de la scène troisième.

SCÈNE III

M. d'Alincourt et Mme d'Averne

M. D'ALINCOURT

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Madame, et je l'ai cru trop peu digne de foi !
On dit, et sans frémir, je ne puis le redire,
Qu'avec vous le Régent...

Mme D'AVERNE

Bon, bon ! vous voulez rire !

M. D'ALINCOURT

Non, la peste m'étouffe ! A présent je le croi,
Vous écoutez ce bruit avec trop de sang-froid
Pour m'en faire douter.

Mme D'AVERNE

Mais vous n'êtes pas sage,
Marquis, vous m'irritez par tout ce badinage !

M. D'ALINCOURT

Éclaircissons ce fait ? Parlons sérieusement !
Est-il vrai qu'avec vous doit coucher le Régent ?
Vous ne répondez rien ! Ce silence m'étonne.

Mme D'AVERNE

Mais qui vous a chargé du soin de ma personne ?

....

Je puis, comme il me plaît, user de mes appas !
Ils sont à moi.

M. D'ALINCOURT

Je n'en disconviens pas !
Mais depuis plus d'un an j'en suis dépositaire !
. . . .
A parler franchement, votre nouveau mignon
A plus d'argent que moi, mais, par ma foi, du reste
Je ne troquerais pas !

Mme D'AVERNE

Et qui vous le conteste?
C'est mon goût !

M. D'ALINCOURT

Votre goût ! Eh, mon Dieu, depuis quand?
Je vous avais connu l'appétit plus gourmand.
Je ne m'attendais pas à cette répartie.

Mme D'AVERNE

Savez-vous bien, monsieur, que la plaisanterie
Commence à me lasser. . . . .

Et cette amusante scène continue sur ce ton.

Nous voici à la dernière maîtresse du Régent, la duchesse de Phalaris.

Satellite intermittent, Mme de Phalaris connut les premières effusions de la faveur prin-

cière dès 1720. Au mois de décembre de cette année, le Régent se montrait publiquement à Paris avec elle.

Comme toutes les dames de la cour, Mme de Phalaris avait un mari, un mari un peu oublié, il faut le dire, et relégué, à cette époque, au fond de sa province. Ayant appris l'élévation de sa femme au titre glorieux de maîtresse du Régent, il s'empressa d'accourir à Paris. Malheureusement pour lui, les voies ferrées ne sillonnaient pas encore le pays et lorsqu'il arriva à Chartres, après un nombre respectable de journées de voyage, sa femme était déjà remplacée auprès du Régent, sa faveur n'ayant guère vécu plus qu'une rose ; et ce mari malchanceux dut reprendre le chemin de la province.

L'éclipse de la duchesse de Phalaris ne fut que momentanée. Après le renvoi de Mme d'Averne, elle reprit faveur auprès du duc d'Orléans et ce fut entre ses bras que mourut le Régent, frappé d'une attaque d'apoplexie. Selon le mot d'un spirituel chroniqueur, il mourut « assisté de son confesseur ordinaire ».

Malgré ses incontestables qualités, le prince

était détesté et, après sa mort, les épigrammes et les chansons éclosent à qui mieux mieux, le plus souvent cyniques et ordurières. D'abord une épigramme :

Philippe est mort à la sourdine,
Et lorsqu'il entre dans l'enfer,
C'est pour débaucher Proserpine,
Et pour détrôner Lucifer.

Telle est la belle opinion qu'on avait du duc d'Orléans. Voici, à peu près dans la même note, une poésie adressée à la princesse Palatine, sa mère :

Vous n'êtes pas, madame,
La mère du Régent ;
Ce scélérat infâme
N'est pas de votre sang.
C'est un monstre exécrable,
Que l'enfer a vomi,
Un tyran détestable
Qui se croit tout permis.

Le ciel, dans sa colère
Contre le genre humain,
Comme un fléau sur terre
Le forma de sa main.

L'ivresse et l'adultère,
L'inceste et le poison
Marquent son caractère
Et sa religion.

Certes, voilà de terribles coups de massue sur la mémoire du Régent; mais le peuple a toujours une tendance à exagérer ses affections comme ses haines. Il vaut mieux s'en rapporter au jugement de la princesse Palatine, qui dit de son fils le bien et le mal qu'elle en pense :

« Chez mon fils et chez ses maîtresses, tout « va tambour-battant, sans la moindre galan- « terie. Cela me rappelle les vieux patriarches « qui avaient beaucoup de femmes. Mon fils a « beaucoup du roi David. Il a du courage et « de l'esprit; il est musicien, brave, et il couche « volontiers avec toutes les femmes. »





IV

LOUIS XV

Les Sœurs de Nesle



MADAME DE VINTIMILLE



MADAME DE MAILLY

IV

LOUIS XV

Les Sœurs de Nesle

Le règne de Louis XV fut le triomphe des toutes-puissantes Favorites et — hélas ! — des Favorites de toutes les classes. Le souverain commence avec la noblesse, continue avec la bourgeoisie et termine par le ruisseau. Cette progression, en sens contraire, sera mise en relief par la chanson, qui en soulignera toutes

les phases. C'est l'histoire du règne entier, que nous allons suivre dans ses dessous et dans ses petits côtés, mais parfois aussi dans les actes les plus importants de sa politique intérieure et extérieure.

Louis XV, adolescent, ne faisait pas prévoir ce qu'il serait un jour. A vingt ans il était encore si timide, que Mlle de Charolais lui glissa vainement un billet dans sa poche ; il n'osa pas répondre.

La première maîtresse du jeune roi fut, croit-on, Mme de La Vrillière, femme du marquis de Saint-Florentin. Aussitôt une chanson de courir à la cour :

A la fin notre jeune roy
S'est soumis à la douce loy
Du Dieu qu'on adore à Cythère.

Mais quoique l'objet de son choix
Ne soit pas un morceau de roy,
C'était la meilleure ouvrière.

Battons le fer quand il est chaud,
Dit-elle, et faisons sonner haut,
Le nom de sultane première.

Je veux, en dépit des jaloux,
Qu'on fasse un duc de mon époux,
Lassé de se voir secrétaire.

Je sais bien qu'on murmurera,
Que Paris nous chansonnera,
Mais tant pis pour le sot vulgaire !

Mme de Saint-Florentin n'eut un règne ni bien long, ni bien brillant; elle fut à peine une maîtresse ; jamais une Favorite. La première femme, vraiment digne de ce nom, fut Mme de Mailly, l'aînée des filles de la marquise de Nesle.

Cette marquise était une petite fille d'Hortense Mancini, nièce de Mazarin. Sa conduite fut loin d'être exemplaire, si nous en croyons certain couplet satirique qui courait, sur son compte, à Versailles :

J'ai des amants, je suis jeune et bien faite,
J'ai beaucoup d'agrément.
L'on dit partout que je suis fort coquette,
Que je le fais souvent!
Je leur réponds, sans en faire la fine :
Je suis Mazarine, moi; je suis Mazarine.

Elle avait eu, en effet, beaucoup d'amants, cette digne descendante d'Hortense Mancini — et des plus huppés : M. le duc, le prince de Soubise, Richelieu. Sa passion pour celui-ci fut si violente, qu'à cause de lui elle se battit au pistolet dans le bois de Boulogne avec une de ses rivales, Mme de Polignac, et fut blessée à l'épaule. Le marquis de Nesle riait de tout son cœur en parlant des amants de sa femme.

Pour le bonheur — ou pour être plus exact pour le plaisir de Louis XV — la marquise de Nesle eut cinq filles, dont quatre entrèrent successivement dans le lit du roi.

L'aînée, Louise-Julie, née en 1710, s'était mariée en 1726 au comte de Mailly, seigneur de Rubempré, son cousin germain. Délaissée par son mari, elle chercha d'abord une distraction auprès du marquis de Puysieux.

Comme dame du palais, Mme de Mailly avait un appartement au château de Versailles, où le roi eut occasion de la voir ; mais il fit plus ample connaissance avec elle, soit à la Muette, soit dans les petits cabinets de d'Argenson.

Sans être belle, la comtesse possédait le

charme qui séduit. Elle avait d'ailleurs de grands yeux noirs, un air sensuel, de l'esprit et l'art de porter la toilette.

C'est, en somme, une sympathique et reposante figure que celle de Mme de Mailly ; c'est presque une seconde La Vallière. Elle aima sincèrement Louis XV et, pour l'amour du roi, souffrit le partage avec d'autres créatures, y compris sa sœur, Mme de Vintimille. Elle était, d'ailleurs, d'un désintéressement profond et ne demandait jamais rien à Louis XV, fort parcimonieux au début de son règne. Pour une de ses fêtes, elle reçut comme cadeau royal, deux chandeliers d'argent !

Les chansonniers ne furent pas cruels à Mme de Mailly. Le recueil Maurepas nous fait connaître les vers suivants qui lui furent adressés :

A quoi penses-tu donc, Mailly ? Ton cœur sensible
A l'aspect d'une fleur prévoit l'instant terrible
Où le fatal ciseau tranchera tes beaux jours,
Mais les astres aussi verront finir leurs cours.
De ce vaste univers l'immense architecture
Sera réduite en poudre, et toute la nature

Subira, comme toi, le sort de cette fleur !
Ah ! consacre du moins le temps de ta faveur !
Chasse du gouvernail ce nocher imbécile (1),
Il faut pour nous guider une main plus habile.
Comme une autre Sorel, fais entendre à ton Roi,
Que, seul dans ses États, il doit donner la loi !

Mais voici une véritable chanson, assez anodine, d'ailleurs, que l'on met dans la bouche de Louis XV :

J'ignorais les feux que j'inspire,
Je n'étais rien !
Tout va changer dans mon empire,
L'esprit me vient.
On ouvre les yeux tôt ou tard,
L'amour n'est plus Colin-Maillard.

Je quitte mes vieilles allures,
En voyant clair !
Je vais courir les aventures,
Je suis en l'air.
On ouvre les yeux tôt ou tard,
L'amour n'est plus Colin-Maillard.

(1) Allusion au vieux cardinal de Fleury, premier ministre.

Couché près de la jeune Aminte,
Je m'endormis !
Je fus réveillé par sa plainte,
Et je lui dis :
« On ouvre les yeux tôt ou tard,
L'amour n'est plus Colin-Maillard. »

Dans une autre chanson, assez équivoque : *La Béquille du père Barnaba*, un couplet fait allusion aux royales amours de Mme de Mailly. Inutile de dire que Barnaba est Sa Majesté Louis XV :

Notre monarque enfin,
Se distingue à Cythère !
De son galant destin,
L'on ne fait plus mystère !
Mailly, dont on babille,
La première éprouva
La royale béquille
Du père Barnaba !

La comtesse de Mailly avait une sœur cadette, pensionnaire à Port-Royal, qui attendait avec impatience d'être en âge de venir à Versailles supplanter sa sœur. Cette seconde perle

de la famille des de Nesle, si bien intentionnée, fut présentée au roi en 1738.

Elle n'avait pas le charme de sa sœur aînée ; elle offrait aux regards un long cou mal attaché aux épaules, une peau brune, une démarche virile, qui ne prévenait pas en sa faveur. Un contemporain a laissé d'elle ce portrait brossé en quelques mots : « Elle avait la figure d'un grenadier, le col d'une grue et une odeur de singe ». En revanche, elle avait de la verve, de l'esprit et un entrain qui amusaient le roi.

Elle fit donc assez facilement la conquête de Louis XV, qui chercha aussitôt à marier sa nouvelle maîtresse. L'archevêque de Paris, Mgr de Vintimille, s'empressa de proposer son neveu, de Vintimille du Luc, qui fut agréé et le mariage se fit. Le roi fit à l'époux, le soir de ses noces, l'honneur insigne de lui offrir la chemise ; c'était un assez faible dédommagement à une situation plus qu'équivoque.

Ce mari pour rire ne demandait pas mieux, il est vrai, que de ne pas rester près de sa femme qui, disait-il, « puait comme le diable ». Le roi, moins difficile, n'y prit pas garde et s'empressa d'emmener à Choisy la nouvelle

....

mariée. Or, si nous croyons une chanson, à laquelle le roi lui-même collabora, on ne s'ennuyait pas à Choisy :

Que l'on goûte ici de plaisirs !
  Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y satisfait nos désirs,
  Tout aussi les fait naître !

N'est-ce pas ici le jardin
  Où notre premier père,
Trouvait sans cesse sous sa main,
  De quoi se satisfaire ?

Ne sommes-nous pas encor mieux,
  Qu'Adam dans son bocage ?
Il n'y voyait que deux beaux yeux,
  J'en vois bien davantage !

Dans ce séjour délicieux,
  Je vois aussi des pommes,
Faites pour charmer les yeux
  Et damner tous les hommes!

Amis, en voyant tant d'appas,
  Quels plaisirs sont les nôtres !
Sans le péché d'Adam, hélas !
  Nous en verrions bien d'autres !

....

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne.
Ici, je vois celles d'autrui ;
Je ne vois pas la mienne (1)!

Il buvait de l'eau tristement,
Auprès de sa compagne ;
Nous autres, nous chantons gaîment,
En sablant le champagne !

Si l'on eût fait dans un repas,
Cette chère au bonhomme,
Le gourmand ne nous aurait pas
Damné pour une pomme !

Choisy était, en effet, une exquise résidence, bien propice aux amours. Délicieusement situé sur les bords de la Seine et près de la forêt de Sénart, Louis XV et sa petite cour d'intimes et de jolies femmes y étaient à l'abri des importuns. On y vivait gaiement et sans étiquette. On entendait la messe à midi ; on déjeunait à une heure ; à trois heures, jeu chez les dames ; à sept heures et demie ou huit heures avait lieu

(1) Ce couplet est attribué au roi ; le reste de la chanson est du duc d'Ayen.

le souper ; puis le cavagnol (1) retenait la société pendant une heure et demie ou deux heures.

Des amours de Louis XV et de Mme de Vintimille, un fils naquit, qu'une méchante épigramme annonça en ces termes à la cour et à la ville :

On dit que Son Excellence,
La sultane de Choisy,
Continue sa contredanse
Avec notre grand Sophi (2).
Et qu'on est dans l'espérance
D'un petit mammamouchi.

Ce mammamouchi coûta la vie à sa mère. Peu de jours après la naissance de l'enfant, la royale maîtresse fut prise d'une fièvre puerpérale et mourait, au grand désespoir du roi qui resta plusieurs semaines dans une prostration profonde, jusqu'à faire maigre et abstinence pour l'expiation de ses péchés passés et, sans doute, à venir.

L'éphémère royauté de Mme de Vintimille

(1) Sorte de jeu de cartes dans le genre du Biribi.
(2) Le Roi.

ne permit pas aux chansonniers de flageller la femme : on trouve cependant à glaner quelques jolis couplets et le quatrain suivant :

De la faveur de Vintimille,
Dont nous étions tous éblouis,
Que reste-t-il dans la famille ?
Rien de plus qu'un demi-Louis.

Sur cette succession des deux sœurs de Nesle dans la couche royale, on commence à s'émouvoir :

Madame Olympe (1) est tout en pleurs !
Voilà ce que c'est d'avoir des sœurs!
L'une, jadis, lui fit grand'peur.
Mais, chose nouvelle,
On prend la plus belle.
Ma foi, c'est jouer de malheur ;
Voilà ce que c'est d'avoir des sœurs.

La Mailly est en désarroi ;
Voilà ce que c'est d'aimer le roi.
Sa sœur cadette a son emploi

(1) Mme de Mailly.



MADAME DE CHATEAUROUX

....

Et la Vintimille,
Par goût de famille,
Avait subi la même loi ;
Voilà ce que c'est d'aimer le roi.

Louis XV avait, pour se consoler de la mort de Mme de Vintimille, la tendresse éprouvée de Mme de Mailly, toujours aimante et toujours fidèle à son roi. Il y eut alors, pour celle-ci, comme un renouveau d'amour et, pendant quelques semaines, elle put se croire encore aux beaux jours d'antan. Cela ne dura pas.

Un jour à Petit-Bourg, chez le duc d'Ayen, une jeune femme avait fait une impression si vive sur le cœur ou plutôt sur les sens du roi, que Louis n'avait pu s'empêcher de s'écrier : « Mon dieu ! qu'elle est belle ». Cette beauté n'était autre que la troisième fille du marquis de Nesle, Mme veuve de La Tournelle.

Grâce à Richelieu, qui commence déjà son rôle de grand pourvoyeur auprès de Louis XV, Mme de La Tournelle et sa sœur, Mme de Flavacourt, sont nommées dames du palais de la reine. Les voilà dans la place.

Mais la belle veuve n'entend pas se laisser

mettre dans le lit du roi ; elle veut que le monarque fasse sa conquête et obtienne ses faveurs par une cour assidue. En vain, le roi écrit-il des lettres suppliantes ; on ne lui répond pas. Cependant, Richelieu commence à être inquiet de ces atermoiements ; il craint que le roi ne se rebute, et il obtient de la « belle inhumaine » un rendez-vous pour la nuit suivante, à la condition qu'il accompagnera le souverain.

A minuit, Louis XV et le courtisan, tous deux couverts de longs manteaux et le chef caché sous de grandes perruques, glissent silencieusement dans les vastes cours du palais pour se rendre chez Mme de La Tournelle.

C'était un premier pas ; mais tout est loin d'être terminé. Mme de La Tournelle ne veut se rendre qu'à de certaines conditions : elle entend être maîtresse déclarée, avoir une maison à elle, pouvoir toucher sur ses billets au Trésor royal, posséder des lettres de duchesse dans l'année ; enfin elle veut, si elle devient grosse, que l'enfant du roi soit légitimé.

Pendant quelques semaines, le roi est hésitant ; mais l'habile jeune femme est sûre de sa victoire, et elle persiste dans ses prétentions.

Enfin, pendant un séjour à Choisy, tout s'arrange, et, un beau matin, Mme de La Tournelle peut montrer aux invités la boîte d'or du roi, oubliée sous le chevet de son lit.

« Belle comme les amours », disait Richelieu de Mme de La Tournelle ; il aurait pu ajouter : aussi spirituelle que belle. Peu de femmes de son époque pouvaient, en effet, lui être comparées. Son teint était d'une blancheur éblouissante ; sa physionomie, joliment éclairée de grands yeux bleus, était mutine et passionnée. Un poète l'a chantée en ces termes :

Le sourire enfantin, des lèvres,
Une bouche où réside la volupté !
Un teint que le lys et la rose,
Tour à tour ont soin d'embellir,
Un sein qui jamais ne repose,
Doux labyrinthe du désir !

En vertu des termes de la capitulation, le roi créa Mme de La Tournelle duchesse de Châteauroux ; et aussitôt, une épigramme de courir :

Viens à Choisy, mon roitelet !
Fais-moi gagner le tabouret !

....

Mais le peuple ne le prend pas sur ce ton badin ; des libelles méchants courent Paris et Versailles, et l'on y trouve des vers comme ceux-ci :

Incestueuse La Tournelle,
Qui des cinq êtes la plus belle,
Ce tabouret tant souhaité,
A droit de vous rendre plus fière.
Votre devant, en vérité,
A bien servi votre derrière.

Un des premiers actes de la duchesse de Châteauroux fut d'éloigner de Versailles sa sœur, Mme de Mailly, qui vint cacher son désespoir et ses larmes à Paris. Un chansonnier cruel en félicita le roi en ces termes :

Louis, que vous avez d'esprit,
D'avoir renvoyé la Mailly !
Quelle haridelle vous aviez là,
Alleluia !

Vous serez une fois mieux monté
Sur La Tournelle que vous prenez ;
Tout le monde vous le dira,
Alleluia !

Si la canaille ose crier,
De voir trois sœurs se relayer,
Au grand Tencin envoyez-la,
Alleluia !

Le Saint-Père lui a fait don
D'indulgence à discrétion,
Pour effacer ce péché-là,
Alleluia !

Dites tous les jours à Choisy,
Avant que de vous mettre au lit :
A Vintimille un libera,
Alleluia !

Il faut rendre justice à la duchesse de Châteauroux, elle mit toute son influence à secouer la paresse de Louis XV ; elle exigea qu'il se mît à la tête de ses armées. Et voilà le roi qui, aux applaudissements de toute la France, part pour le théâtre de la guerre. Mais à Metz, il tombe gravement malade et, autour de son lit, se joue une double et déplorable intrigue ; le parti de Richelieu cherche à empêcher les prêtres d'approcher du lit du malade, et le parti hostile à la Favorite pousse l'évêque de Soissons à exiger le renvoi de la duchesse

de Châteauroux. En présence de la gravité de la situation, les médecins crurent de leur devoir d'appeler l'évêque au chevet du roi, et la Favorite fut obligée de s'enfuir à Paris.

Aussitôt rétabli, Louis XV ne songea plus qu'à rejoindre la bien-aimée, et un chansonnier de fredonner aussitôt au sujet de cette réconciliation :

Célébrons la réunion,
De Louison, de Marion,
Qui revient refaire cela!
Alleluia!

Promesse était faite au bon Dieu,
De ne plus jouer à ce jeu,
Mais un casuiste en dispensa!
Alleluia!

En grande pompe, avec éclat,
De Cythère vice-légat,
Richelieu bulles apporta!
Alleluia!

La mort ne devait pas tarder à séparer pour toujours la maîtresse et le roi de France. Brisée par toutes ces émotions, la Favorite tomba

malade, peu après son retour à Paris, et mourut à l'âge de vingt-sept ans, après quelques jours d'une cruelle agonie. On dut l'enterrer pendant la nuit, pour éviter à ses restes la colère du peuple.

Pendant son règne, une autre de ses sœurs, Mme de Lauraguais — celle qu'on appelait la « grosse réjouie » — avait eu les faveurs royales, faveurs passagères, il est vrai. Et le roi aurait mis dans son lit la cinquième sœur de Nesle, Mme de Flavacourt, si le mari de celle-ci n'y avait mis bon ordre.

Cette succession de quatre sœurs dans la couche royale ne pouvait manquer d'exciter la malignité publique. Les chansons, jusque-là anodines, commencent à devenir plus méchantes ; la progression ira croissant.

La résistance de Mme de La Tournelle est d'abord tournée en ridicule :

Et allons donc, dame La Tournelle,
Et allons donc, rendez-vous donc !
Quand votre roi vous appelle,
Vous faites trop de façon !
Et allons donc ! Et allons donc !
Rendez-vous donc !

Quand votre roi vous appelle,
Vous faites trop de façon !
Encor si vous étiez pucelle.
Vous le pardonnerait-on !
Et allons donc ! etc.

Encor si vous étiez pucelle.
Vous le pardonnerait-on !
Si vous vous donniez pour telle,
Toute la cour dirait non !
Et allons donc ! etc.

Si vous vous donniez pour telle,
Toute la cour dirait non !
De faire ainsi la cruelle,
Ma foi, c'est hors de saison !
Et allons donc ! etc.

De faire ainsi la cruelle,
Ma foi, c'est hors de saison !
Dans le sang d'une de Nesle
En a-t-on jamais vu ? Non !
Et allons donc, mademoiselle,
Et allons donc ! Rendez-vous donc !

Ce nom de La Tournelle prêtait trop aux jeux de mots pour ne pas tenter quelque spi-

rituel chansonnier. Deux chambres du Parlement de Paris portaient, en effet, ce nom : La Tournelle civile et La Tournelle criminelle. C'est ce qui explique la chanson suivante :

Contre une belle,
Une requête on présenta.
L'amour la jugeant criminelle,
Aussitôt l'affaire appointa,
A La Tournelle.

A La Tournelle,
Désormais on s'adressera.
Honneur est dû à la plus belle,
L'amour toujours présidera,
A La Tournelle.

A La Tournelle,
Oh ! Qu'il est doux d'être jugé !
On y suit la loi naturelle,
Et l'on se rit du préjugé,
A La Tournelle.

A La Tournelle,
Règne beaucoup moins de rigueur,
Et la femme la moins fidèle
Se justifie avec honneur,
A La Tournelle.

A La Tournelle,
On juge à présent à huis clos,
L'affaire la plus criminelle,
S'instruit sur un lit de repos,
A La Tournelle.

Sur La Tournelle,
Votre soleil se lèvera,
Et, à cet horizon fidèle,
Désormais il se couchera
Sur La Tournelle.

A La Tournelle,
Amour, que tu dois savoir gré,
Tu ne battrais plus que d'une aile,
Si tu n'en avais appelé,
A La Tournelle.

De La Tournelle,
Nous ne savons rien de nouveau ;
Si ce n'est qu'un prince infidèle,
S'est fait greffier à la peau,
De La Tournelle.

Mais les chansonniers deviennent bientôt

plus audacieux et flagellent à la fois le roi et ses maîtresses :

Chantons, une ritournelle
Sur la belle La Tournelle,
Qui la Mailly débusqua !
Ramonez-cy, ramonez-la,
La, la, la,
Ramonez-la du haut en bas.

La charmante Vintimille,
Tâta peu de la béquille.
La mort trop tôt l'enleva !
Ramonez-cy, etc.

A présent, c'est La Tournelle,
Qui ne fut jamais cruelle,
Et que Louis chatouillera.
Ramonez-cy, etc.

Attendez même fortune,
Flavacourt, charmante brune,
Votre tour aussi viendra !
Ramonez-cy, etc.

....

Reste encore une fillette (1),
Qui vraiment n'est pas mal faite,
Comme aux autres on lui fera !
Ramonez-cy, etc.

Amateur de la famille,
Maitre Louis, de sa béquille,
Toutes les sœurs honorera !
Ramonez-cy, etc.

Cependant, monsieur leur père,
Reste toujours en fourrière (2),
Avec tous ces honneurs-là !
Ramonez-cy, etc.

Et l'on voit Son Eminence (3),
Le grand soutien de la France,
Qui se fout de tout cela !
Ramonez-cy, ramonez-la,
La, la, la,
Ramonez tout du haut en bas.

(1) La future duchesse de Lauraguais.
(2) Le marquis de Nesle était alors en grand procès avec ses créanciers.
(3) Le cardinal de Fleury.

Une autre chanson sur les quatre sœurs de Nesle n'est pas moins satirique :

Amis, chantons entre nous,
A voix haute entonnons-nous
Les amours du grand monarque,
Qui gouverne notre barque !
Lampons ! lampons !
Camarades, lampons !

Rappelons les premiers temps
Lorsque, dans ses jeunes ans,
Il était sous la férule
De son vieux pédant Hercule (1)!
Lampons, etc.

Se trouvant fort à loisir,
Il prit son premier plaisir
Avec une créature (2),
Dont très vive était l'allure !
Lampons, etc.

On le vit longtemps constant ;
Mais enfin s'en ennuyant,

(1) Le cardinal de Fleury. Son prénom était Hercule.
(2) Mme de Mailly.

Sans sortir de la famille,
Il choisit la plus gentille (1).
Lampons, etc.

On dit que dans l'entre-deux,
Il fit le saut périlleux,
Avec une hallebardière
Aussi noire que mégère (2) !
Lampons, etc.

Je crois que c'est un propos
Avancé par des badauds,
Qui, voulant ternir sa gloire,
Ont lâché ce trait d'histoire !
Lampons, etc.

Que font plus ou moins de sœurs ?
C'est le moindre des malheurs !
N'en reste qu'une dévote
Qui, dans l'église marmotte (3) :
Lampons ! lampons !
Camarades, lampons !

(1) La duchesse de Châteauroux.
(2) Mme de Vintimille.
(3) Mme de Mailly devint, sur la fin de sa vie, d'une dévotion extrême.

V

LOUIS XV

La Marquise de Pompadour



MADAME DE POMPADOUR



V

LOUIS XV

La Marquise de Pompadour

Après la mort de la duchesse de Châteauroux, Louis XV resta quelque temps sans maîtresse attitrée.

Durant l'hiver de 1744 à 1745, le roi avait remarqué, dans la forêt de Sénart, une gracieuse chasseresse, qui semblait faire plus attention à Sa Royale Majesté qu'au gibier de la forêt. La

jeune femme passait devant Louis XV, tantôt vêtue d'azur dans un phaéton rose, tantôt vêtue de rose dans un phaéton d'azur.

Or, dans un bal masqué donné à l'Hôtel de Ville, le 28 février 1745, à l'occasion du mariage du dauphin, le roi fut lutiné par un masque charmant, qui l'intrigua beaucoup. Sur ses instances, le domino leva son masque et Louis reconnut la dame au phaéton rose ou azur. Au même instant, la belle laissa tomber son mouchoir. Le roi s'empressa de le ramasser et de le lancer à la jeune femme, tandis que quelqu'un s'écriait : « Le mouchoir est jeté. »

La scène du mouchoir fut suivie d'un premier rendez-vous à Versailles ; puis, à quelques jours de distance, d'un second. Cette fois, Mme d'Étioles (c'était le nom de la jeune femme), joua fort habilement le rôle de l'épouse apeurée. Elle conta au roi que son mari jaloux et menaçant voulait la tuer, et demanda à son gracieux souverain asile et protection. Louis lui fit donner un appartement dans le palais de Versailles, avec tous les droits afférents à la maîtresse en titre. Quelques mois

plus tard, Mme d'Étioles devenait marquise de Pompadour et était présentée officiellement à la reine et à toute la cour.

La vieille aristocratie, qui gravitait autour du souverain, ne pouvait voir de bon œil cette petite bourgeoise parvenue à la haute dignité qu'ambitionnaient toutes les grandes dames de la cour. Malgré son intelligence et son tact, la nouvelle maîtresse commettait quelques maladresses; l'incorrection de son langage surtout frappait l'entourage du roi, peu habitué à entendre appeler le duc de Chaulnes « mon cochon » et Mme d'Amblimont « mon torchon ».

Il faut reconnaître que les parents de Mme d'Étioles n'avaient pu lui donner ce vernis en usage à la cour de Versailles, étant eux-mêmes « gens de rien » comme on disait alors, ou plutôt étant de tristes gens. Le père, nommé Poisson, boucher aux Invalides, était un homme sans éducation, et Mme Poisson, une cynique dévergondée. Après avoir trafiqué de ses charmes — tant qu'elle le put — elle avait escompté ceux de sa fille, et à force de répéter à cette dernière qu'elle était un morceau de

. ...

roi, elle avait inspiré à sa digne héritière le désir d'être la maîtresse du souverain. A dix-neuf ans, la jeune fille fut mariée à M. Lenormand d'Étioles, possesseur d'un assez joli château près de la forêt de Sénart, mais aussi laid que riche.

Les seigneurs et les dames de la cour avaient beau jeu contre une maîtresse ainsi apparentée; aussi la satire et la chanson ne ménagent-elles rien :

Notre pauvre Louis
Dans de nouveaux feux s'engage ;
C'est aux noces de son fils,
Qu'il adoucit son veuvage.
Aye! aye! Jeannette! Aye! aye!

Les bourgeois de Paris,
Au bal ont eu l'avantage ;
Il a pour son vis-à-vis,
Choisi femme de son âge.
Le roi, dit-on à la cour,
Entre donc dans la finance.
De faire fortune un jour,
Le voilà dans l'espérance.
Aye! aye! Jeannette! Aye! aye!

Non, ce n'est point babiole,
Dit madame d'Étiole,
De pouvoir à sa loi,
Soumettre le cœur d'un roi.
Même le cocuage,
Doit se mettre en usage.
Tel me blâme aujourd'hui,
Qui serait bien mon mari.
La femme la plus sage,
Dirait sans doute aussi :
« Loin d'ici le scrupule,
Ce serait ridicule,
De fuir le canal
Qui fait fermier général (1). »

Adorable d'Étiole,
De l'un à l'autre pôle,
Je me transporterais,
Pour admirer tes attraits !
Mais ce serait, je le jure,
Chacun en murmure,
Pour te baiser, ma foi,
Mieux que n'a fait le roi (2),

(1) M. d'Étioles fut nommé bientôt, en effet, ermier général.

(2) Allusion à un bruit qui avait couru, à Versailles, de l'impuissance de Louis XV, le premier soir où il accueillit dans son lit Mme d'Étioles.

Quel affront! Quelle injure!
Peut-on rater pour toi?
Daigne éprouver ma flamme,
D'avance je me pâme,
Quand je pense aux douceurs
Que goûteraient nos cœurs.

Et quoi! Bourgeoise téméraire!
On dit qu'au roi tu as su plaire
Et qu'il a comblé ton espoir!
Cesse d'employer ta finesse,
Nous savons que le roi, ce soir,
T'a voulu prouver sa tendresse
Sans le pouvoir.

De la cour, l'insulte — l'insulte grossière — descend dans la rue; et alors se déchaîne dans Paris et à Versailles une orgie de « Poissonnades », jetées à la tête de cette parvenue, de cette « bourgeoise téméraire ». Parfois aussi, c'est une épigramme sanglante qui vient la cingler au visage :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,
Poisson dans ce palais, d'une arrogance extrême,
Fait afficher partout, sans honte et sans effroi,
Les dépouilles d'un peuple et l'opprobre du roi.

De toutes ces « Poissonnades », la plus célèbre est celle qui causa la chute de Maurepas, quoi qu'elle fût de Pont de Veyle; mais la Favorite crut que le ministre de Louis XV en était l'auteur, et elle parvint à faire exiler son ennemi juré (1) :

Les grands seigneurs s'avilissent,
Les financiers s'enrichissent,
Tous les Poissons s'agrandissent ;
C'est le règne des vauriens !
On épuise la finance
En bâtiments, en dépenses,
L'État tombe en décadence,
Le Roy ne met ordre à rien !

Une petite bourgeoise,
Élevée à la grivoise,
Mesure tout à sa toise,
Fait de la cour un taudis.
Le Roy, malgré son scrupule,
Pour elle froidement brûle.
Cette flamme ridicule,
Excite dans tout Paris, ris !

(1) Le quatrain célèbre sur les fameuses « fleurs blanches » de Mme de Pompadour fut aussi, dit-on, une des causes de l'exil de Maurepas.

Cette catin subalterne,
Insolemment le gouverne.
Et c'est elle qui décerne,
Les honneurs à prix d'argent.
Devant l'idole, tout plie ;
Le courtisan s'humilie ;
Il subit cette infâmie.
Il n'en est que plus indigent !

La contenance éventée,
La peau jaune et truitée,
Et chaque dent tachetée,
Les yeux fades et le cou long,
Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Le propos d'une commère,
Tout est bas dans la Poisson !

Si, dans les beautés choisies,
Elle était des plus jolies,
On pardonne les folies,
Quand l'objet est un bijou !
Pour si mince figure,
Et si sotte créature,
S'attirer tant de murmure
Chacun pense le Roy fou !

La folle indécence
De son opéra,
Où, par bienséance,
Tout ministre va!
Il faut qu'on y vante,
Son chant fredonné,
Sa voix chevrotante,
Son jeu forcené!

Elle veut qu'on prône,
Ses petits talents,
Et se croit, au trône,
Ferme pour longtemps!
Mais le pied lui glisse,
Le roi sort d'erreur,
Et ce sacrifice
Lui rend notre cœur.

Je vois la marquise
Et ses favoris,
Bientôt, quoi qu'on dise,
Regagner Paris;
L'ami La Vallière,
Le cousin Fernand,
Le frère Vandière,
L'oncle Tournehem.

Cette disgrâce de Maurepas — ministre habile et rompu aux affaires — eut un énorme retentissement en France, et l'excellent homme d'État fut vengé par la chanson suivante, qui dut faire réfléchir la Favorite :

Adieu donc, cher Maurepas,
Vous voilà dans de beaux draps !
Il faut partir tout à l'heure,
Pour Bourges, votre demeure (1).

Quel malheur que Chauvelin,
Votre ami tendre et bénin,
Ne soit plus dans cette ville,
Vous auriez fait domicile.

On dit que maman catin (2)
Qui vous mène si beau train
Et se plait à la culbute,
Vous procure cette chute.

De quoi vous avisez-vous,
D'attirer son fier courroux ?
Cette franche péronnelle,
Vous fait sauter de l'échelle !

(1) Maurepas fut exilé à Bourges.
(2) Mme de Pompadour.

Pour réussir à la cour,
Quiconque y fait son séjour,
Doit fléchir devant l'idole,
La princesse d'Étiole.

Tous ces libelles n'empêchaient pas la nouvelle maîtresse de prendre sur le roi un empire chaque jour plus absolu. Cette puissance, elle la devait à son habileté et à son savoir-faire. Elle avait l'art de savoir amuser ce monarque, que l'ennui rongeait constamment. Et ce fut grâce à l'admirable fertilité d'un esprit sans cesse en éveil, qu'elle put garder, jusqu'à sa dernière heure, une très grande influence sur le souverain.

Tour à tour, la marquise chante, joue du clavecin, conte de folles histoires, rit et fait rire le roi ; elle le promène à Bellevue, à Choisy, à Fontainebleau ; et dans ces déplacements incessants, elle sait mettre du piquant et de l'imprévu. Un jour elle apparaît, habillée en bergère, avec, au bras gauche, un panier de fleurs et, à la main droite, une branche de jacinthe. Une autre fois, elle se présente dans un déshabillé suggestif appelé : *Négligé à la*

Pompadour, formé d'une sorte de veste turque serrant le col, boutonnant aux poignets, se prêtant à la gorge, collant aux hanches et laissant tout deviner.

Pour lutter contre les sentiments religieux du roi, qui se réveillaient à l'époque du carême et surtout pendant la semaine sainte, Mme de Pompadour eut l'idée de créer ce théâtre des Petits Cabinets qui révolutionna Versailles. Non seulement le roi y trouvait plaisir et distractions, mais c'était en même temps pour la maîtresse un puissant moyen de séduction.

Tantôt Mme de Pompadour personnifie une naïade, dans un exquis costume de taffetas blanc, drapé de gaze d'argent et or ; tantôt elle représente Églé, ayant sur sa tête un coquet chapeau de paille fleurie ; tantôt elle est Vénus elle-même, et la voici parée d'un habit de mosaïque d'argent festonné de taffetas peint chenillé d'argent et bleu, frangé d'argent avec une queue d'étoffe bleue à mosaïque d'argent ; tantôt, enfin, elle apparaît en Galatée, vêtue d'une grande jupe de taffetas blanc, peinte en roseau, coquillages et jet d'eau, avec broderie de frisé d'argent bordée d'un réseau

chenillé vert, corset de taffetas rose tendre ; grande draperie drapée de gaze d'eau argent et vert à petites raies, avec armure d'une autre gaze d'eau, bracelets et ornements de la même gaze d'eau, garnis de réseau d'argent chenillé vert ; la mante de gaze verte et argent à petites raies est ornée de glands et de perles.

Les représentations étaient suivies de soupers fins, où le roi invitait les seigneurs et les dames de la cour qui lui plaisaient, et surtout plaisaient à la Favorite. Comme cet honneur de souper avec le roi était très recherché, Mme de Pompadour y trouvait un moyen de dominer ce monde de courtisans orgueilleux et de grandes dames hautaines.

Les portraits que les biographes nous ont laissés de Mme de Pompadour, nous la représentent comme une femme vraiment séduisante :

« Son teint, dit l'un d'eux, était de la plus « éclatante blancheur ; ses lèvres, un peu pâles, « des yeux d'une couleur indéfinissable, en les- « quels se mêlaient la séduction des yeux noirs « et le charme des yeux bleus. Elle avait de

« magniques cheveux châtains clairs, des dents
« superbes, un délicieux sourire qui creusait à
« ses joues deux jolies fossettes, la taille
« moyenne et ronde et des mains parfaites. »

Voltaire, qui fut un de ses admirateurs, a dit d'elle dans un madrigal resté célèbre :

Ainsi donc vous réunissez [plaire,
Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel !
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes !
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis.
Soyez tous deux sans ennemis
Et tous deux gardez vos conquêtes !

Un autre poète, dont le nom nous est inconnu, a fait un madrigal non moins galant :

Moins ambitieuse et plus belle
Que Diane et que Gabrielle,
O vous qui conservez au milieu de la cour
Un cœur à l'amitié fidèle,

....

Apprenez qu'on a vu l'Amour
Effacer d'un coup de son aile
Les chiffres qui paraient cet antique séjour.
D'une main, il formait une chaîne éternelle
Et de l'autre, il gravait le nom de Pompadour !

Ces flagorneries pouvaient-elles lui faire oublier les amertumes dont l'abreuvaient les impitoyables chansonniers ? La chose est douteuse, car ils ne respectaient rien, ces satiriques. Mme Poisson venait-elle à mourir ? Aussitôt une chanson d'éclore et de courir la cour et la ville :

En France, on prend le plus grand deuil !
La Poisson est au cercueil.
Se peut-il que la mort
Moissonnière,
Se peut-il que la mort
Termine sitôt son sort ?

La marquise dit au roi :
« Je suis tout en désarroi,
Je perds chère maman
Poissonnière,
Qui m'aimait si tendrement.

De sa bonne instruction,
Vient mon illustration !
J'ai touché votre cœur,
Mon beau sire,
Est-il un plus grand bonheur ? »

Ce galant royal amant,
Qu'on connait compatissant,
Lui jure de nouveau
Sa tendresse ;
De l'aimer jusqu'au tombeau.

Et lui tient ce beau propos :
« Tous mes sujets sont égaux !
Ainsi par conséquent,
Ma bergère,
Ainsi, par conséquent,
Vous touchez au plus haut rang. »

Jamais Favorite n'exerça un pouvoir plus réel et plus considérable que la Pompadour. Elle faisait et défaisait ministres et généraux, et négociait avec Marie-Thérèse d'Autriche, comme si elle était Régente de France. La

chanson suivante exprime bien, à ce sujet, le sentiment public :

Vous allez commander l'armée,
Brave Clermont ;
Vous avez bonne renommée,
Un très grand nom;
Mais il faut plaire à Pompadour!
Vive l'amour !

Vous gagnerez une bataille,
En général,
Si vous ne faites rien qui vaille,
Tout est égal !
Songez à plaire à Pompadour!
Vive l'Amour !

Versons pour la reine d'Hongrie (1)
Tout notre sang!
Donnons-lui pour la Silésie,
Tout notre argent;
Elle a su plaire à Pompadour!
Vive l'amour !

(1) Allusion au traité d'alliance conclu entre la France et l'Autriche; Marie-Thérèse ayant su capter par ses flatteries les bonnes grâces de la Favorite.

Ce traité si peu raisonnable
Fait par Bernis,
Nous paraît trop déraisonnable;
Mais tout est dit :
Il a su plaire à Pompadour.
Vive l'amour !

Notre royaume périclite
Et tout périt.
Notre roi, comme un Démocrite,
S'en fiche et dit :
Je trouve le fardeau trop lourd !
Vive l'amour !

Si, au point de vue de la politique générale, l'influence de Mme de Pompadour fut néfaste, il faut du moins lui reconnaître le mérite d'avoir su protéger les arts et les artistes. Le grand peintre La Tour a fait d'elle un superbe pastel, qui rappelle une amusante anecdote.

Appelé à Versailles par la Favorite pour faire de celle-ci un portrait, La Tour accepta, à une condition : qu'il ne serait dérangé par personne. On lui en fit la promesse. A l'heure fixée pour la première pose, il arrive, s'assied, détache les boucles de ses escarpins, ses jarre-

tières, son col ; ôte sa perruque, l'accroche à une girandole, tire de sa poche un bonnet de taffetas vert et le met sur sa tête. Mme de Pompadour regardait, un peu ahurie, ces préliminaires étranges. Le peintre n'y prend garde et commence le portrait. Il y avait à peine un quart d'heure que La Tour y travaillait, lorsque Louis XV apparaît. Le peintre se lève furieux et, ôtant son bonnet de taffetas : « Vous aviez promis, madame, que votre porte serait fermée. » Le roi, riant beaucoup, s'interposa et demanda au peintre de continuer. « Il ne m'est pas possible, répondit La Tour, d'obéir à Votre Majesté. Je reviendrai lorsque madame sera seule. » Et là-dessus, il reprend perruque, jarretières, boucles d'escarpins et va s'habiller dans la pièce voisine. Mme de Pompadour dut interdire au roi l'entrée de ses appartements, pendant les séances de pose.

Le 5 janvier 1757, en se rendant à Trianon, Louis XV fut frappé par Damiens, et resta plusieurs jours en danger de mort. Situation inquiétante pour Mme de Pompadour qui resta enfermée dans ses appartements, s'évanouissant de temps à autre pour passer le temps. Le

roi, revenu à la santé, reprit ses vieilles habitudes, et Mme de Pompadour, plus puissante que jamais, obtint l'éloignement de d'Argenson, un de ses plus déterminés adversaires.

Le règne de la Pompadour dura vingt ans ; mais la marquise ne triompha que par une lutte incessante et une vigilance de tous les jours. Elle parvint ainsi à garder son empire sur le roi et à écarter des rivales, parfois fort dangereuses. Parmi ces maîtresses éphémères, on cite la comtesse de Choiseul-Romanet « belle comme un ange, dit un contemporain, tendre, sage, fidèle ; c'était un morceau de roi. On pouvait la comparer à Mlle de Fontanges sous Louis XIV. »

Il faut signaler aussi la Morphise, une petite fillette de quinze ans, amusante et gaie comme un pinson et qui donna deux enfants au roi.

Mais il faut tirer hors de pair, Mlle de Romans, fille d'un avocat de Grenoble, qui fut tendrement aimée du souverain et inquiéta vivement Mme de Pompadour, d'autant que cette jeune fille eut un fils de Louis XV, presque reconnu.

On conte à ce sujet qu'un jour, au bois de

Boulogne, Mlle de Romans donnait le sein à son enfant, lorsqu'elle vit s'approcher d'elle deux dames, dont l'une se cachait soigneusement le visage. L'autre salua la mère, en lui disant : « Voilà un bien bel enfant ! — Oui, je peux en convenir, quoique je sois sa mère, » répondit Mlle de Romans. Et comme la dame lui demandait si le père était bel homme : « Très beau ! Si je vous le nommais, vous diriez comme moi. — J'ai donc l'honneur de le connaître, madame. — Cela est vraisemblable, » dit Mlle de Romans. Les deux dames s'éloignèrent. Et Mme de Pompadour — car c'était elle, en compagnie de Mme du Hausset, sa femme de chambre — dit, en s'en allant, à cette dernière : « Il faut convenir que la mère et l'enfant sont de belles créatures. »

Mais le roi avait ses habitudes avec Mme de Pompadour et tout changement l'effrayait. C'est la cause principale du long règne de la Favorite.

Cependant, la santé de la marquise déclinait sensiblement depuis quelques mois, lorsqu'en février 1764, elle prit une fluxion de poitrine, pendant un séjour à Choisy. Elle se remit

cependant assez pour pouvoir retourner à Versailles. Aussitôt, l'auteur dramatique Favart célébrait en ces termes cet heureux événement :

Pompadour malade,
Le soleil l'est aussi.
Ce n'est qu'une passade,
Le ciel est éclairci.
L'Éternel qui seconde
Nos cœurs et notre amour,
Pour le bonheur du monde,
Nous a rendu le jour
Avec la Pompodour.

Cette accalmie du mal était loin d'être un retour à la santé. Peu après son arrivée à Versailles, Mme de Pompadour s'alitait à nouveau, et, le 15 avril 1764, la mort venait la frapper. Elle fut enterrée dans le caveau, par elle acquis de la famille de la Trémoïlle, ce qui faisait dire à une spirituelle dame de la cour :

« Les grands os des La Trémoïlle durent être bien étonnés de sentir près d'eux les arêtes des Poisson. »

Nous avons dit combien Mme de Pompa-

dour fut chansonnée de son vivant ; la méchanceté publique lui décocha, même après sa mort, des traits acérés, comme l'épitaphe suivante :

Ci-gît la fille d'un laquais,
Qui vint à bout par ses attraits,
D'être marquise et pas duchesse.
A cette âme noire et traîtresse,
Louis remit aveuglément
Les rênes du gouvernement.
On en murmura hautement.
Mais un sot qui se préoccupe,
Ne change pas facilement.
Le roi crut être son amant
Et ne fut jamais que sa dupe !

En revanche, d'autres épitaphes, plus mielleuses, vinrent prouver au monde que la Pompadour avait su s'attacher quelques amis. Celle-ci notamment :

Pleurez, grâces ! Pleurez, amour !
Sur le tombeau de Pompadour.
Elle meurt et laisse la France
Entre la crainte et l'espérance.

Et celle-ci encore :

Ci-gît d'Étiole et Pompadour,
Qui charmait la ville et la cour,
Femme infidèle et maîtresse accomplie,
L'hymen et l'amour n'ont pas tort,
Le premier, de pleurer sa vie,
Le second, de pleurer sa mort.

Parmi les chansons que fit éclore le pouvoir de la Pompadour, la plus spirituelle, sans conteste, est celle-ci, que nous avons gardée comme bouquet. Elle est intitulée : « Conseils à Javotte. » Javotte n'est autre que Mme de Pompadour et ces conseils sont ceux de Mme Poisson, sa mère, bien digne en effet, de lui en donner de semblables :

Javotte, enfin vous grandissez.
Venez, car faut que je vous gronde ;
Vous ne vous donnez pas assez,
Les belles manières du monde.
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
Regardez bien, ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

Il faut sans en faire semblant,
Lorsque vous sortez le dimanche,
Pour qu'on vous regarde en passant,
Avoir un certain tour de hanche!
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
Voyez-vous bien, ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

Lorsqu'un gentilhomme voudra
Vous glisser un tendre martyre,
Ne répondez rien à cela,
Mais vite faites-le souscrire.
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
Essayez-en, ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

Jamais en bouche n'ayez plus
De paroles amères!
Ne faut pas parler de cocus,
Et surtout devant votre père!
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
Songez-y bien ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

L'époux que je vous donnerai,
Vous me direz : « Je suis contente. »
Volontiers, je vous marierai,
Non pas une fois, mais trente !
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
C'est le bon ton, ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

La première nuit dans les draps,
Il faut crier à pleine tête ;
Le lendemain, ne criez pas,
Cela ne serait pas honnête.
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
Qu'on fait toujours ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

Le lendemain, faudra jaser,
A votre époux donner la torche,
Rire, le pincer, l'agacer,
Surtout lorsque le soir approche.
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
Essayez-en, ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

Faut l'appeler d'un petit nom :
Mon chat et ma mère gentille,
Mon gros mouton, mon gros cochon,
Mon cher Bouriquot, ma béquille.
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
Je vous le dis, ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

Une autre fois, car quelqu'un vient,
La leçon sera plus complète.
Vraiment, c'est monsieur Vilbrequin,
Javotte, allons ! Tenez-vous droite.
Car c'est comme ci, car c'est comme ça,
Songez à vous, ma fille,
Qu'on fait lan la, tarlarira,
Honneur à sa famille.

Après la mort de la marquise de Pompadour, toute la cour se demandait, non sans une certaine anxiété, sur qui se porterait le choix de Louis XV pour le titre envié de Favorite royale. La jeune et mignonne comtesse d'Esparbès, née Thoinard de Jouy, fut sur le point de l'obtenir.

Mariée de bonne heure au colonel d'Espar-

bès de Lussac, cette charmante femme avait à la cour une cousine très liée avec Mme de Pompadour et que celle-ci appelait, on ne sait pourquoi, « ma salope » ; c'était d'ailleurs une habitude de la marquise de donner des surnoms à son entourage.

Grâce à cette cousine, la comtesse d'Esparbès eut ses entrées à Versailles et l'occasion d'y voir le roi, alors en la puissance de Mme de Pompadour ; mais on sait que dans les dernières années du règne de la Favorite, celle-ci n'était plus qu'une maîtresse platonique et Louis XV se dédommageait ailleurs. Il vit, un beau soir, la comtesse d'Esparbès, la trouva à son goût et la pria de le venir distraire pour quelques heures. La comtesse, qui n'en était pas à son coup d'essai, accepta de bonne grâce et fit de son mieux pour satisfaire son royal amant. Pendant un entr'acte, la conversation suivante s'engagea entre le souverain et sa maîtresse :

« Vous avez couché avec tous mes sujets ?

— Oh ! sire !

— Vous avez eu le duc de Choiseul ?

— Il est si puissant !

— Le maréchal de Richelieu ?

— Il a tant d'esprit !

— Monville ?

— Il a une si belle jambe !

— A la bonne heure, mais le duc d'Aumont qui n'a rien de tout cela ?

— Ah ! sire ! Il est si attaché à Votre Majesté ! »

Ce fut, de la part du roi, une simple passade et, le lendemain, Louis ne songeait plus à la comtesse.

Quelque temps après la mort de Mme de Pompadour, le souverain eut occasion de revoir Mme d'Esparbès ; il la trouva plus exquise que jamais, le lui dit et le lui prouva. Les choses allèrent si loin que la comtesse crut sa fortune faite ; mais le duc de Choiseul, qui devinait en Mme d'Esparbès une ennemie et qui en voulait au roi d'avoir dédaigné sa sœur, la comtesse de Gramont, le duc de Choiseul veillait. Et voici le stratagème qu'il imagina pour écarter la nouvelle maîtresse.

Il fut trouver une amie intime de Mme d'Esparbès — la marquise de P*** — et lui proposa (moyennant une grosse somme d'argent si elle

réussissait) d'obtenir de la maîtresse royale, des détails précis sur les faits et gestes du roi pendant la dernière « nuictée » et de les lui communiquer incontinent.

Cette singulière amie accepta la proposition et fut assez habile pour obtenir de Mme d'Esparbès, le récit des événements les plus intimes de la dernière nuit royale ; elle s'empressa de les aller conter au duc de Choiseul. Celui-ci en rédigea aussitôt un rapport écrit et courut chez le roi, qui causait à ce moment avec Mme Adélaïde.

En voyant l'air composé du duc, Louis XV comprit qu'il avait quelque secret à lui communiquer et le fit passer dans son cabinet.

« Qu'y a-t-il ? demanda le roi.

— Sire, lui répondit Choiseul, il m'est pénible de vous faire connaître certains récits qui se colportent en ce moment à Versailles à votre sujet.

— Je veux tout savoir. Parlez ?

— Puisque Votre Majesté l'ordonne, je m'incline et j'obéis. Sire, voici le résumé de ce que j'ai entendu moi-même tout à l'heure. »

Le roi prit le rapport des mains de Choiseul

et y trouva le récit détaillé des entretiens intimes échangés, la nuit précédente, entre Mme d'Esparbès et lui, ou plutôt des tentatives d'entretiens, car le souverain ne fut pas heureux, cette nuit-là !

Outré de colère, Louis déclara qu'il ne reverrait plus jamais la femme coupable d'une telle indiscrétion, et il signa aussitôt une lettre d'exil contre la comtesse d'Esparbès.





VI

LOUIS XV

La Comtesse Du Barry



MADAME DU BARRY



VI

LOUIS XV

La Comtesse Du Barry

Des mois passèrent ; le roi n'avait toujours pas de Favorite.

Au début de l'année 1768, le valet de chambre Lebel parla à son maître, avec enthousiasme, d'une merveille de beauté que le comte Jean Du Barry lui avait fait connaître. Sur la demande du souverain, Lebel invita à

dîner la jeune personne ; le roi la vit par un trou pratiqué dans le mur, la trouva adorable et s'empressa de la faire entrer dans son lit.

Cette beauté se nommait Jeanne Bécu et était née à Vaucouleurs, le 17 août 1743, d'Anne Bécu, dite Quantigny, et d'un père inconnu. Élevée dans un couvent de Paris, elle y avait reçu une certaine instruction jusqu'à l'âge de quinze ans ; après quoi, elle avait fait divers métiers jusqu'au moment où elle entra comme apprentie modiste (on disait alors fille de modes) dans le magasin d'une dame Labille, rue Neuve-des-Petits-Champs. C'est là, sans doute, que le comte du Barry la vit, l'enleva et commença ainsi la fortune de la future Favorite.

La jeune fille fut-elle, comme on l'a dit, la pensionnaire d'une proxénète ? Rien n'est moins prouvé. En tout cas, elle était loin d'être d'une blancheur immaculée le jour où elle eut l'honneur de partager la couche de Louis XV. Elle ne chercha pas d'ailleurs à jouer les ingénues et satisfit au contraire si bien le roi dans toutes ses fantaisies amoureuses, qu'elle devint bien vite indispensable à ce vieillard blasé.

La nouvelle ne tarda pas à s'en répandre dans Versailles d'abord, puis à Paris. Et tout aussitôt, les chansons d'éclore. A la date du 15 octobre 1768, Bachaumont écrit dans ses *Mémoires secrets* :

« Depuis quelque temps, il court ici une « chanson intitulée : *La Bourbonnaise,* qui a été « répandue avec une rapidité peu commune, « quoique les paroles en soient fort plates, que « l'air soit on ne peut plus niais ; elle est par- « venue jusqu'aux extrémités de la France ; elle se « chante jusque dans les villages, et l'on ne peut « se transporter nulle part sans l'entendre. »

Puisque Bachaumont écrivait ces lignes en octobre 1768, il faut que *la Bourbonnaise* eût fait son apparition depuis plusieurs mois, pour être chantée « jusque dans les villages ».

Cette *Bourbonnaise*, dont parle Bachaumont, n'est pas celle connue de nos contemporains sous ce titre et qui commence ainsi :

Dans Paris la grand'ville,
Garçons, femmes et filles
Ont tous le cœur débile !

Non ! Cette chanson était bien antérieure à la Du Barry. *La Bourbonnaise* dont veut parler Bachaumont est la suivante :

La Bourbonnaise
Arrivant à Paris,
A gagné des louis.
La Bourbonnaise
A gagné des louis,
Chez un marquis.

Pour apanage,
Elle avait la beauté !
Elle avait la beauté,
Pour apanage.
Mais ce petit trésor
Lui vaut de l'or.

Étant servante
Chez un riche seigneur,
Elle fit son bonheur ;
Quoique servante,
Elle fit son bonheur
Par son humeur.

Toujours facile
Aux discours d'un amant,
Ce seigneur la voyant
Toujours facile,
Prodiguait les présents,
De temps en temps.

De bonnes rentes
Il lui fit un contrat;
Il lui fit un contrat
De bonnes rentes;
Elle est dans la maison
Sur le bon ton.

De paysanne
Elle est dame à présent;
Elle est dame à présent
Mais grosse dame.
Porte des falbalas
Du haut en bas.

En équipage,
Elle roule grand train ;
Elle roule grand train,
En équipage.
Et préfère Paris
A son pays,

Elle est allée
Se faire voir en cour;
Se faire voir en cour
Elle est allée.
On dit qu'elle a, ma foi,
Plu même au roi.

Filles gentilles,
Ne désespérez pas;
Quand on a des appas,
Filles gentilles.
On trouve tôt ou tard
Pareil hasard!

Plus tard, de nouveaux couplets plus insultants encore pour le roi et sa récente conquête, furent ajoutés aux précédents. En voici deux, cités par le chansonnier Maurepas :

Quelle nouvelle!
Une fille de rien;
Une fille de rien,
Quelle nouvelle!
Donne au roi de l'amour,
Est à la cour.

Elle est gentille,
Elle a les yeux fripons ;
Elle a les yeux fripons,
Elle est gentille.
Elle excite avec art
Un vieux paillard !

Jeanne Bécu, stylée par Du Barry, n'avait pas fait connaître son vrai nom au roi ; elle se disait Jeanne de Vaubarnier ou Vaubernier. Cela ne suffisait pas ; pour pouvoir paraître à la cour, il fallait être mariée et avoir un titre. Jean Du Barry s'empressa, pour être agréable au roi, de s'adresser à son frère Guillaume Du Barry, pauvre gentilhomme toulousain, qui accepta de donner son nom à la Favorite. Inutile d'ajouter que, le soir même de ses noces, ce mari d'une heure fut réexpédié sur Toulouse, où il se fit bâtir, avec la forte somme si bien gagnée, un joli château sur le modèle de celui de Versailles.

Tous les portraits de la Du Barry nous représentent la Favorite comme formant la plus idéale perfection du corps et du visage : cheveux soyeux et blonds, d'un blond cendré,

et bouclés comme ceux d'un enfant, des sourcils bruns, frisant presque autour de ses yeux bleus, d'où coulaient des regards à demi-clos, des regards de volupté, un nez finement taillé et l'arc retroussé d'une bouche délicieusement mignarde, un teint que l'on comparait à une feuille de rose tombée dans du lait; un cou et des épaules rondes qui étaient la perfection même.

La beauté de la Du Barry ne suffirait cependant pas à expliquer la passion du roi à l'égard d'une fille de rien, et qui avait été tout au moins une fille entretenue, si nous ne savions que la Favorite eut, plus encore que Mme de Pompadour, le talent d'amuser un roi vieux, fatigué, usé par les plaisirs. Enfant mal élevée, elle osait tout et se permettait tout. Elle tirait la langue dans la glace au prince de Condé, se faisait mettre ses mules par le nonce au saut du lit, jouait à Colin-Maillard avec le chancelier Meaupou en simarre. Même un jour que le digne chancelier dînait chez elle, la Favorite fit cacher dans un pâté un essaim de hannetons; le pâté ouvert, les hannetons s'envolèrent et allèrent irrespectueusement se poser

sur la perruque de M. de Meaupou. Le nègre Zamore se précipita sur les coléoptères pour les saisir, mais il enleva du coup la perruque de M. de Meaupou. La Favorite riait comme une folle.

Une autre anecdote montrera comment la Du Barry savait inventer d'agréables passe-temps. Ayant eu à se plaindre d'une certaine marquise de Rozen, elle en parla au roi, qui lui dit : « C'est une enfant propre à recevoir le fouet. » La marquise avait, en effet, un visage de poupon rose.

Quelques jours plus tard, Mme Du Barry invitait à déjeuner Mme de Rozen. Le repas se passa le plus tranquillement du monde ; on causa de diverses choses, puis la Du Barry proposa à son invitée de prendre le café dans son boudoir. A peine les deux amies y avaient-elles pénétré, que quatre femmes se jettent sur Mme de Rozen, lui relèvent la robe et la fustigent vigoureusement. Furieuse de cette mésaventure, la marquise porta plainte au roi qui demanda des explications à la comtesse. Mme Du Barry rappela à Louis XV les expres-

sions dont il s'était servi et le roi se mit à rire de tout son cœur.

Quoique de condition plus que modeste, la Favorite montrait généralement assez de tact et se tenait convenablement à la cour. Quelquefois cependant son ignorance des choses prêtait à la plaisanterie. Un jour où l'on parlait devant elle de mercure, elle demanda naïvement à plusieurs reprises : « Qu'est-ce que c'est donc que le mercure ». La maréchale de Mirepoix se pencha vers une de ses voisines et lui dit à demi-voix : « Quel bonheur pour le roi ! La comtesse a encore son innocence mercurielle. »

Le duc de Choiseul ne pouvait voir d'un œil favorable l'élévation d'une Favorite protégée par Richelieu et le parti qui lui était hostile ; aussi encouragea-t-il — s'il ne la suscita pas — la guerre d'épigrammes et de chansons qui s'abattit sur la comtesse Du Barry et, du même coup, sur le roi.

C'est d'abord au 1er janvier 1769, l'apparition d'une violente satire : *Le Brevet d'apprentissage d'une fille de modes à Amatonthe.* Jeanne y figure sous le nom d'Agnès Pompon, ap-

prentie modiste. Nous y lisons notamment ces vers :

Pour faire en toute occasion
L'avantage de sa maîtresse,
Se propose de consentir
A satisfaire le désir
Des voluptueuses pratiques
Qui soutiennent tant de boutiques,
Qui brillent de cette façon.

Le duc de Nivernais, disent les uns, l'abbé de Lattaignant, assurent les autres, fit paraître au commencement de 1769 une pièce de vers à double sens, qui eut une grande renommée :

Lisette, ta beauté séduit
Et charme tout le monde.
En vain la duchesse en rougit
Et la princesse en gronde.
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.

En vit-elle moins les Dieux
Lui rendre un juste hommage,
Et Pâris, ce berger fameux,
Lui donner l'avantage,

Même sur la reine des cieux
Et Minerve la sage ?

Dans le sérail du grand seigneur,
Quelle est la favorite ?
C'est la plus belle, au gré du cœur
Du maître qui l'habite.
C'est le seul titre en sa faveur,
Et c'est le vrai mérite !

Quelques vers de cette pièce furent parodiés de la façon suivante :

De deux Vénus on parle dans le monde.
De toutes deux gouverner fut le lot.
L'une naquit de l'écume de l'onde,
L'autre naquit de l'écume du pot (1).

Malgré l'opposition du duc de Choiseul et de son parti, malgré des raisons plus sérieuses encore — nous voulons parler du passé de sa maîtresse — le roi décida de présenter à la cour la comtesse Du Barry. C'était là presque un coup

(1) Allusion à la mère de la Du Barry qui avait été cuisinière.

d'État, car pour une présentation officielle, il fallait faire des preuves de noblesse et Jeanne Bécu en eût été bien empêchée. D'autre part, une maîtresse déclarée était presque une reine de la main gauche. Elle accompagnait le roi dans tous ses déplacements, était de tous les dîners et de toutes les fêtes, et avait même son prie-dieu à la chapelle du château, non loin de celui du souverain.

Mais le roi était féru d'amour et la présentation officielle eut lieu le 22 avril 1769, sans le moindre accroc ; tout le monde admira l'aisance et la beauté de la Favorite, dont le costume mérite une description.

Mme Du Barry portait une robe de damas bleu à lames d'argent toute flaquetée de rubans roses et de nœuds d'émeraude ; ses beaux cheveux blonds pendants étaient poudrés d'or et de semis de diamants.

La présentation de la comtesse et sa position désormais officielle à la cour suscitèrent à la jeune femme des jalousies sans doute, mais aussi une nuée d'encenseurs. Le 3 juin 1769, le roi et sa maîtresse ayant observé au télescope le passage de la planète Vénus de-

vant le soleil, un courtisan écrivit ces vers :

Que nous diront ce télescope,
Cette Vénus et ce soleil ?
Aussi sans ce vain appareil
Cherchons un plus sûr horoscope !
En ces délicieux jardins
Brillent nos astres véritables.
C'est dans leurs regards adorables,
Que nous trouverons nos destins.

Peu à peu du reste, pour plaire au roi, nombre de grands seigneurs et les princes du sang acceptèrent la Favorite et lui firent bon visage. Le prince de Condé donna, en son honneur, à Chantilly, des chasses superbes, où elle apparut en amazone, rayonnante de beauté. Un poète de cour lui fit à ce sujet les vers suivants :

Quels yeux ! Quel attrait ! Qu'elle est belle !
Est-ce une divinité ?
Non, c'est une simple mortelle
Qui en emprunta la beauté !

....

Entre vous qui décidera,
Beau cavalier, aimable Flore,
L'Olympe jalouse se taira
Le cœur surpris admire et doute encore !

A Compiègne, où la Favorite s'arrêta ensuite avec le roi, pour voir parader quelques régiments, on chantait sous la tente :

Vive le roi ! Vive l'amour !
Que ce refrain soit, nuit et jour,
Ma devise chérie.
En vain les serpents de l'envie
Sifflent autour de mes rideaux,
L'amour lui-même assure mon repos
Et dans ses bras je le défie.

Mais le duc de Choiseul, malgré tout, ne désarmait pas. Se croyant indispensable au roi, il ne cherchait nullement à ménager la Favorite et, dans son salon, circulaient des épigrammes sanglantes comme celle-ci :

France, telle est ton destin,
D'être soumis à la femelle !
Ton salut vint de la pucelle,
Tu périras par la catin !

Dans Paris, sous des pseudonymes divers, on chantait des chansons pour ou contre la Du Barry ; en voici une, presque aimable, adressée à la Du Barry sous le nom de Fanchette :

A FANCHETTE

Voulez-vous que de Fanchette
Je vous parle, mes enfants.
La petite est si drôlette,
Ses appas sont si friands !
Et je suis, ma foi,
Plus heureux qu'un roi !

Sa bouche est comme une rose
Au moment de s'épanouir.
Quand la mienne s'y repose,
Dieu ! Que je sens de plaisir !
Et je suis, ma foi,
Plus heureux qu'un roi !

Louis XV crut devoir faire un exemple pour arrêter le flot d'inimitiés qui grandissait autour de la maîtresse royale dans le parti Choiseul ; il exila la duchesse de Gramont qui s'était

montrée hautaine et malhonnête à l'égard de la Du Barry.

Le duc de Choiseul, inquiet pour lui-même, tenta un rapprochement avec son ennemie, tentative qui, d'ailleurs, n'eut pas de suite ; mais, comme à cette époque, tout était prétexte à chansons, on en fit une à ce sujet, que voici :

Déesse des plaisirs, tendre mère des Grâces,
Pourquoi viens-tu mêler aux fêtes de Paphos
Les noirs soupçons et honteuses disgrâces !
Ah ! pourquoi méditer la perte d'un héros.
Ulysse (1) est cher à la patrie,
Il est l'appui d'Agamemnon (2) !
Sa politique active et son vaste génie,
Enchainent la valeur de la fière Ilion !
Soumets les dieux à ton empire,
Vénus ! sur tous les cœurs, règne par la beauté !

Cueille dans un riant délire
Les roses de la volupté !
Mais à nos cœurs, daigne sourire
Et rends le calme à Neptune agité.

(1) Ulysse est ici le duc de Choiseul.
(2) Le roi.

Ulysse, ce mortel aux Troyens formidable,
Que tu poursuis en ton courroux,
Pour la beauté n'est redoutable
Qu'en soupirant à tes genoux !

Mais les affaires s'enveniment. La lutte du roi avec le Parlement au sujet du duc d'Aiguillon, soutenu par la Du Barry, met le feu aux poudres, et l'on chante dans Paris sur l'air d'*Épicure* :

Oublions jusqu'à la trace
De mon procès suspendu.
Avec des lettres de grâce
On ne peut être pendu.
Je triomphe de l'envie ;
Je jouis de la faveur.
Si j'avais perdu la vie,
Je n'aurais pas ce bonheur,
Mais grâce aux soins de ma mie,
Je n'ai perdu que l'honneur.

Et comme sur l'ordre du roi, les pièces relatives au procès du duc d'Aiguillon sont

enlevées et anéanties, on chante encore ces couplets :

Sans la p... que faire en France !
Dans la disette et l'abondance,
Dans les conseils et les procès,
Dans l'église et dans la finance,
Et dans la guerre et dans la paix,
On ne finirait rien en France
Sans la p.....

Oh ! D'Aiguillon ! On t'allait pendre
Malgré les cris de la vertu !
Chacun disait : il est perdu !
A la grève j'allais t'attendre,
Et tu serais déjà pendu
Sans la p.....

Le duc d'Aiguillon devait bien une récompense à la Favorite, dont la toute-puissante intervention l'avait sauvé du gibet. Aussi le duc lui fit-il cadeau d'une superbe voiture appelée « vis-à-vis », qui ne coûta pas moins

de 52,000 livres. Et un satirique de faire courir ces vers :

Pour qui ce brillant vis-à-vis ?
Est-ce le char d'une déesse
Ou de quelque jeune princesse ?
S'écriait le badaud surpris.
— Non, de la foule curieuse,
Lui répond un caustique, non !
C'est le char de la blanchisseuse
De cet infâme d'Aiguillon !

Le 25 septembre 1770, le duc de Choiseul recevait un ordre du roi, l'exilant sur ses terres de Chanteloup. Et la Du Barry, victorieuse, de s'écrier, en faisant sauter deux oranges : « Saute, Choiseul, saute, Praslin ! (1) »

Le duc de Choiseul reçut, en haine de la Favorite, d'innombrables démonstrations d'amitié ; de méchantes satires vengèrent le ministre exilé ; tel, le *Pater de misères :*

« Notre père, qui êtes à Versailles, votre

(1) Le duc de Praslin, ministre de la Marine, fut disgracié en même temps que son parent, le duc de Choiseul.

« nom n'est plus glorifié, votre trône est « bien ébranlé, votre volonté n'est pas plus « exécutée en la terre qu'au ciel ; donnez-nous « aujourd'hui notre pain quotidien que vous « nous avez ôté ; pardonnez à votre Parlement « d'avoir les lois défendu, comme nous par- « donnons à vos ministres qui veulent les « anéantir ; de la Du Barry, ne succombez plus « aux tentations, mais délivrez-nous du chan- « celier (de Meaupou). »

Comme suite au *Pater*, on fit circuler aussi un *Ave* plutôt bénin :

« Je vous salue, la Du Barry, pleine de « grâce ; le roi est avec vous, vous êtes bannie « d'entre toutes les femmes et la discorde est le « fruit de vos entretiens avec les hommes. « Belle Du Barry, reine des amours, priez « pour nous maintenant et nous prierons « pour vous à l'heure de votre mort. Ainsi « soit-il. »

Mais les satires n'étaient pas toujours aussi anodines, la suivante le prouve :

Réunissez votre vengeance
Contre de communs ennemis ;
Monstres, fixez votre puissance
Sur la ruine de Thémis !
Par les mains d'une misérable,
Mettez un crêpe impénétrable
Sur les yeux du meilleur des rois ;
Prouvez-lui que son rang suprême
Se réduirait au diadème,
S'il n'anéantissait les lois !

Puis c'est le *Gazetier cuirasse* qui apporte son stock de méchancetés et de satires contre la Favorite et contre le roi. Sans doute, comme le dit Bachaumont, c'est un « libelle infâme, « ramassis des plus plates et des plus fausses « anecdotes depuis le sceptre jusqu'aux cou- « lisses de l'Opéra » ; mais de toutes ces calomnies, de toutes ces turpitudes, le trône royal se trouvait éclaboussé.

A Paris, d'ailleurs, les chansonniers continuent leur vilaine besogne. En 1771, on chante

les couplets suivants du *Tableau de la cour :*

Curieux qui voulez savoir
Où peut aller la licence ;
Le plus sûr moyen de le voir
C'est de venir en France.
En aucun endroit plus que là,
Rien n'est en décadence.
La, la, la, la, la, la, la, la !
Et toujours va qui danse !

Voyez sur le trône des lis
Un vieux enfant débonnaire.
Une élève de la Pâris (1)
Tient son nez pour lisière.
Et d'un air très respectueux
Maints animaux sinistres,
Endorment l'enfant de leur mieux
Sous le nom de ministres.

Regardez le doyen des rois,
Aux genoux d'une drôlesse,
Dont jadis un écu tournois
Eût fait votre maîtresse,

(1) La rumeur publique accusait la Du Barry, bien à tort, croyons-nous, d'avoir été pensionnaire de la célèbre entremetteuse « la Pâris ».

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Au premier bobo qu'il aura,
Notre bon sire, en prière,
Pieusement la logera
A la Salpêtrière.
En serons-nous mieux pour cela ?
Ma foi, c'est un « peut-être ! »
C'est choir de Charybde en Scylla,
De la catin au prêtre !

Quelques mois plus tard, une autre diatribe, plus plate encore, circulait dans Paris. Celle-ci

(1) D'Aiguillon passait pour l'amant de la Du Barry.

avait pour titre : *La Clique de Mme Du Barry*. Étant trop longue et trop insipide pour être insérée en entier, nous n'en donnerons que les trois premiers couplets :

Eût-on pensé qu'une clique
Se moquant de la critique
Sût, d'une fille publique,
Faire un nouveau potentat !
Eût-on cru que, sans vergogne,
Louis, à cette carogne,
Abandonnant la besogne,
Laisserait perdre l'État !

Par elle on devient ministre ;
C'est sur son ordre sinistre
Que d'Aiguillon tient le registre
Des élus et des proscrits.
Le public, indigné, crie !
Mais du roi l'âme avilie,
Sûre de son infâmie,
Est insensible au mépris.

Tous nos laquais l'avaient eue,
Lorsque trottant dans la rue,
Vingt sous offerts à sa vue
La déterminaient d'abord.

Quoique Louis ait su faire,
La cour, à ses vœux contraire,
Moins lâche qu'à l'ordinaire,
Pour la fuir est bien d'accord !

Mais la satire la plus violente qui ait jamais été écrite contre la Favorite, est bien celle attribuée à son beau-frère et ancien amant : le comte Jean Du Barry. On prétend que c'est à la suite d'une violente querelle que ce triste personnage aurait eu l'impudeur d'écrire : *Drôlesse et Princesse :*

Drôlesse
Où prends-tu donc ta fierté ?
Princesse,
D'où te vient ta dignité ?
Si jamais ton teint se fane ou se pèle,
Au train
De catin.
Le cri du public te rappelle,
Drôlesse !
Lorsque tu vivais de la messe
Du moine, ton père Guimard (1);

(1) Quelques personnes donnaient pour père à la Du Barry, un moine du nom de Guimard.

....

Que la Ramson volait la graisse
Pour joindre un morceau de lard;
Tu n'étais pas si fière
Et n'en valais pas mieux !
Baisse ta tête altière,
Du moins devant mes yeux !
Écoute-moi, rentre en toi-même,
Pour éviter de plus grands maux,
Permets à qui t'aime
De t'offrir encore des sabots !
Drôlesse,
Ton esprit est-il baissé ?
Princesse,
Te souviens-tu du passé ?

Pour consoler la Favorite de tous ces pamphlets, le roi la comblait de cadeaux et d'attentions. Il fit construire, pour elle, cet adorable pavillon de Louveciennes dont Bachaumont nous a laissé un si séduisant tableau.

Le souverain, ravi de délaisser pour quelques heures l'insupportable étiquette de Versailles, se rendait souvent, pendant les beaux jours, à son joli château de Luciennes, s'y déshabillait et, en petite tenue, presque en costume de gentilhomme campagnard, prenait l'allée des

Tilleuls, qui conduisait au petit Pavillon. La comtesse allait au-devant de lui en peignoir bleu et rose, et les heures passaient agréablement dans cette exquise résidence, embellie par les plus grands sculpteurs et peintres de l'époque.

La Du Barry n'eut pas la prétention, comme la marquise de Pompadour, de protéger les arts ; elle avait cependant ses poètes et ses artistes à elle, qui l'encensaient agréablement. Dans une pièce jouée à Versailles, *le Réveil des Muses,* Favart faisait dire à un de ses personnages :

En ces lieux, Du Barry s'avance,
Plaisirs, soyez tous ranimés,
S'il est possible, en sa présence,
Que des yeux demeurent fermés !

Voltaire, qui a déjà brûlé de l'encens en faveur de la Pompadour, se tourne vers la nouvelle Favorite, qui, d'ailleurs, lui avait fait des avances. M. de La Borde s'étant rendu à Ferney, Mme Du Barry le charge d'embrasser l'illustre écrivain sur les deux joues. Aussitôt Voltaire

adresse le madrigal suivant à la belle comtesse :

Quoi ! Deux baisers sur la fin de ma vie !
Quel passeport vous daignez m'envoyer.
Deux, c'en est trop, adorable Égérie ;
Je serai mort de plaisir au premier.
Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux ;
C'est aux mortels d'adorer votre image,
L'original étant fait pour les Dieux !

D'autres poètes chantent à l'envi la maîtresse de Louis XV, tandis que les artistes essaient de rendre la beauté de ses traits. Sur un médaillon de Morelly, on lit ces vers :

Les Grâces et l'Amour sans cesse l'environnent !
Et les arts avec eux tour à tour la couronnent !

Un portrait, peint par Drouais, représente la comtesse Du Barry sous l'uniforme de chevau-léger. On y lit, au-dessous, cette légende :

Plaire n'est pas le moindre souci pour elle,
Un goût plus vrai l'occupe tout le jour !
Sensible aux maux d'autrui plus qu'aux jeux de la cour,
C'est pour obliger qu'elle est belle.

16

....

Quel est cet Adonis au regard enchanteur ?
Quelle est cette beauté qui me charme et m'entraine ?
Là, c'est l'amour qui soumet tous les cœurs ;
Ici, c'est Flore qui les enchaine.

A propos des portraits où la Favorite apparaissait, tantôt sous un costume masculin, tantôt sous un costume féminin, Dorat fit les vers suivants :

Sur ton double portrait, le spectateur perplexe.
Charmante Du Barry, veut t'admirer partout !
A ses yeux changes-tu de sexe ?
Il ne fait que changer de goût.
S'il te voit en femme, dans l'âme
D'être homme il sent tout le plaisir.
Tu deviens homme et d'être femme,
Soudain, il sent tout le désir !

Cependant, ce même Dorat ne fut pas toujours aussi aimable pour la comtesse Du Barry, et l'on cite de lui certaine *Épître à Margot,* qui fit quelque bruit et aurait pu lui attirer de fâcheux désagréments, s'il ne s'était hâté d'en décliner la paternité. Malgré ce désaveu, l'*Épître à Margot* (Margot est encore ici la

comtesse Du Barry) est bien de lui. Voici le début de cette spirituelle épître :

Pourquoi craindrais-je de le dire ?
C'est Margot qui fixe mon goût !
Oui, Margot, cela vous fait rire !
Que fait le nom ? la chose est tout !
Je sais que son humble naissance
N'offre point à l'orgueil flatté
La chimérique jouissance
Dont s'enivre la vanité !
Que, née au sein de l'indigence,
Jamais un éclat fastueux,
Sous le voile de l'opulence,
N'a pu dérober ses aïeux.
Que sans esprit, sans connaissance,
A ses discours fastidieux,
Succède un stupide silence.
Mais Margot a de si beaux yeux,
Qu'un seul de ses regards vaut mieux
Que fortune, esprit et naissance !
Quoi, dans ce monde singulier,
Triste jouet d'une chimère,
Pour apprendre qui doit me plaire,
Irai-je consulter d'Hozier ?
Non, l'aimable enfant de Cythère
Craint peu de se mésallier.

....

Souvent pour l'amoureux mystère,
Ce Dieu, dans ses goûts roturiers,
Donne le pas à la bergère,
En dépit de ses seize quartiers !
Et qui sait ce qu'à ma maîtresse
Réserve l'avenir incertain !
Margot, encore dans sa jeunesse
N'est qu'à sa première faiblesse.
Laissez-la devenir catin !
Bientôt peut-être le destin
La fera marquise ou comtesse.

Impossible à la Du Barry, on le voit, de ne pas se reconnaître dans cette *Épître à Margot*.

Nous arrivons à 1774, c'est-à-dire à la dernière année du règne de Louis XV. Déjà, depuis quelques mois, des prodromes inquiétants avaient troublé la quiétude royale. Le souverain s'en était ouvert à son chirurgien La Martinière.

« Je crois qu'il faut enrayer, lui dit-il un jour.

— Dites plutôt, sire, qu'il faut dételer ! »

Mais Louis XV, quoique épuisé par sa vie de plaisir, acceptait difficilement ce renoncement complet aux joies amoureuses.

Dans les derniers jours d'avril 1774, pendant une partie de chasse, le roi se sentit indisposé ; du Petit-Trianon, où il était en villégiature, on le ramena à Versailles, où une petite vérole se déclara. Le roi devina sa fin prochaine et ordonna au duc d'Aiguillon de conduire la comtesse Du Barry à Rueil.

Le 10 mai, à trois heures de l'après-midi, Louis le Bien-aimé s'éteignait au château de Versailles. Le lendemain, le duc de La Vrillière venait porter à la Favorite déchue une lettre de cachet du nouveau roi lui enjoignant de se rendre à Pont-aux-Dames.

Cette disgrâce n'éteignit pas les haines populaires contre la Du Barry, et une chanson méchante vint l'atteindre encore dans son lieu d'exil :

Les ponts ont fait époque dans ma vie,
Dit l'ange en pleurs dans sa cellule en Brie !
Fille d'un moine et de Manon Giroux,
J'ai pris naissance au coin du Pont-aux-Choux.
A peine a lui l'aurore de mes charmes,
Que le Pont-Neuf vit mes premières armes.

Au Pont-au-Change à plaisir je fêtais
Le tiers, le quart, nobles, bourgeois, laquais,
L'art libertin de rallumer les flammes !
Le Pont-Royal me mit le sceptre en main,
Un si haut fait me mit au Pont-aux-Dames
Où j'ai bien peur de finir mon destin.

Mais le nouveau règne occupait les esprits, et bientôt le silence se fit sur l'ancienne maîtresse de Louis XV, qui passait ses jours d'exil dans une solitude presque complète.

Après quelques mois de reclusion, la comtesse Du Barry eut la permission de sortir du couvent de Pont-aux-Dames où elle s'ennuyait fort et alla résider à Saint-Vrain, près Arpajon. Mais son rêve était de retourner à Luciennes : Luciennes, où elle avait trôné heureuse et glorieuse ; Luciennes, tout empli de richesses artistiques et plein des souvenirs de la faveur royale. Maurepas lui obtint cette grâce.

Mme Du Barry vécut là une vie nouvelle, une vie d'amour, car elle aima passionnément lord Seymour, ambassadeur d'Angleterre à Paris, puis — un peu moins peut-être — le duc de Cossé-Brissac, et enfin le marquis de Rohan-

Chabot. Peut-être aurait-elle aimé encore sans la Terreur, qui fit tomber sa belle tête sous le couperet homicide.

Ce fut la dernière Favorite royale. Louis XVI, fidèle à la reine Marie-Antoinette, ne songea jamais à faire revivre l'ère des reines de la main gauche.





Table



Ouvrages Parus

dans la

NOUVELLE COLLECTION

Prix broché : 3 fr. 50

J. DE LA HIRE.	*Maîtresse de Roy*	1 v.
P. CASTANIER .	*L'Orgie Romaine* . . .	1 v.
E. GAUBERT . .	*Les Petites Passionnées.*	1 v.
J. DE LA HIRE.	*La Torera*.	1 v.
J. BERTHEROY.	*Le Mime Bathylle* . . .	1 v.
PIERRE LOUYS.	*Scènes de Courtisanes*. .	1 v.
P. CASTANIER .	*Le Lotus du Gange*. . .	1 v.
G. DE DUBOR.	*Les Favorites Royales*. .	1 v.

Prix des Reliures

Relié en bradel, dos plat, tête dorée. 6

Relié en demi-reliure à coins, filets or, tête dorée 8 50

Relié en maroquin plein, fer spécial sur le plat. 13 50

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages 10 exemplaires sur *Japon* et 10 exemplaires sur *Chine*, au prix de 25 francs.



G. GASCHÉ, IMPRIMEUR
PARIS — 110, AVENUE D'ORLÉANS — PARIS



